





SUITE ANGLAISE

*à Claude Aveline.*

LES CAHIERS DE PARIS  
*dirigés par Claude Aveline et Joseph Place.*  
DEUXIÈME SÉRIE, 1927. CAHIER VII.

---

LE TIRAGE DE CHAQUE CAHIER EST LIMITÉ  
A 1.500 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, SAVOIR :  
50 EXEMPLAIRES, N<sup>os</sup> 1 A 50, SUR VERGÉ  
D'ARCHES ; 1.425 EXEMPLAIRES, N<sup>os</sup> 51 A 1475,  
SUR VÉLIN D'ALFA DES PAPETERIES LAFUMA ;  
25 EXEMPLAIRES, N<sup>os</sup> 1476 A 1500, SUR PAPIER  
DE MADAGASCAR (CES DERNIERS SOUSCRITS  
PAR LES MÉDECINS BIBLIOPHILES ET LES  
BIBLIOPHILES DU PALAIS).

EXEMPLAIRE N° 1153

JULIEN GREEN

---

# SUITE ANGLAISE



LES CAHIERS DE PARIS

51, rue de Babylone (7<sup>e</sup>)

PARIS

1927

LIBRARY

APR 20 1967

UNIVERSITY OF THE PACIFIC

164689

*Tous droits réservés.*

*Copyright by Julien Green,*

*1927.*

# SAMUEL JOHNSON

(1709-1784)

*Car tu seras justifié par tes  
paroles, et tu seras con-  
damné par tes paroles.*

S<sup>t</sup> MATTHIEU, XII, 37.

La célébrité de Samuel Johnson est un fait assez curieux pour qu'on s'y arrête. Voici un auteur que, dans les pays de sa langue, on lit encore, mais dans les collèges surtout, et avec beaucoup de préventions. On le cite en mauvais exemple, et l'on se détourne des pompeux ouvrages où cet homme chagrin a mis toute la gravité de son âme.

Cependant, il domine son siècle, le siècle des Goldsmith, des Fielding, des Richardson, assis dans son fauteuil comme une sorte de dieu morose. Il rassemble autour de lui



quelques-uns des meilleurs esprits de son temps et il leur parle à peu près comme un maître d'école parle à ses élèves : on l'écoute, et s'il voit qu'on ne l'écoute pas, il vocifère ; on tremble, et l'attention qui s'est égarée un instant se reporte à nouveau sur ses oracles qui sont quelquefois spirituels, souvent justes, mais plus souvent encore d'une extrême banalité.

Puis il semble qu'après sa mort il exerce encore quelque chose du pouvoir qu'il exerçait de son vivant. Un rebelle comme Carlyle s'assoit à ses pieds. Stevenson, pour ne nommer que ces deux écrivains entre bien d'autres, Stevenson lit tous les jours le livre où Boswell a consigné les moindres propos de l'étrange homme de lettres. Enfin, on estime encore très amusante et très curieuse la lecture de cette biographie modèle.

Il est donc assez frappant qu'un homme, qui semble né surtout pour dire des choses ennuyeuses, survive dans la mémoire de ses compatriotes en dépit de ce qui paraîtrait devoir le condamner à l'oubli. Or, sa



gloire est bien établie. On parlera de Samuel Johnson aussi longtemps qu'on parlera du XVIII<sup>e</sup> siècle anglais. Mais cette gloire, à qui la doit-il ? Le plus remarquable de l'affaire est là. Au livre d'un autre.

En 1763, vivait à Londres un acteur du nom de Davies. Davies doublait sa capacité d'acteur de celle de libraire et recrutait parmi ses clients un certain nombre d'amis. Il avait le goût des lettres et, quoique un peu solennel d'ordinaire, il se déridait parfois et pouvait être amusant. Son fort était d'imiter la voix et les manières des gens.

— Je vous en prie, disait un petit homme dont on voyait souvent chez Davies le nez en l'air et la mine réjouie, je vous en prie, Davies, parlez comme M. Johnson.

Alors Davies, dodelinant de la tête, le front soucieux, débitait d'une voix profonde des propos emphatiques, et le petit avocat soupirait en songeant à l'original de cette caricature :

— Ah ! ne connaîtrai-je donc jamais M. Samuel Johnson ?

Un jour qu'il buvait du thé dans l'ar-

rière-boutique, le seuil du magasin s'obscurcit brusquement et Davies, qui pouvait voir de son fauteuil la porte vitrée, se leva et prit un air de cérémonie :

— Boswell, dit-il à l'avocat ravi et terrifié, voici M. Johnson.

On vit alors entrer un homme marchant avec difficulté comme s'il eût eu des entraves aux chevilles. Corpulent et maladroit, avec quelque chose de ce dandinement majestueux des vaisseaux, il semblait emplir toute la pièce. Son regard était triste ; son visage épais et privé de grâce, mais non d'une certaine noblesse, due au sérieux de l'expression, se ressentait d'une scrofule que la main royale n'avait pas su guérir, et se contractait parfois convulsivement.

A cette première impression de mélancolie, s'en ajoutait une seconde plus particulière et que je ne noterais pas si elle n'avait été si forte : Johnson s'habillait avec une négligence extraordinaire. Sa perruque toute grise et ratatinée sur le haut de sa tête n'était sans doute jamais poudrée, et la non-

pareille qui en retenait la queue était sale ; de plus, cette perruque était trop petite. Ce qui est remarquable, c'est qu'elle n'ait pas nui à la gravité du visage qu'elle surmontait, car rien au monde n'est plus ridicule qu'une grosse figure sous une coiffure qui n'est pas assez grande. Un vieil habit brun, qui prenait avec l'âge des tons de rouille et se sillonnait de plis, recouvrait un torse énorme et battait les mollets de Johnson de ses pans interminables. Enfin des bas de laine noire, que cet écrivain distraait n'avait jamais songé à tirer, se ridaient en glissant sur les jambes massives.

Tel qu'il apparaissait à Boswell, il semblait monstrueux sans doute, mais il ouvrit la bouche pour discourir, et Boswell aussitôt ne vit plus rien. La parole de Johnson agit sur lui comme les gestes d'un enchanteur ; elle captiva tout de suite cette âme adoratrice et servile qui cherchait un autel où brûler son encens.

— J'étais fort agité, nous dit-il ; je me rappelai la prévention de M. Johnson contre les Écossais, et je tremblais que

Davies, en me présentant à lui, ne fit quelque allusion à mon pays d'origine. Croyez bien que Davies ne manqua pas de le faire.

— M. Boswell est Écossais, dit-il malicieusement.

— Monsieur, dit à Johnson Boswell épouvanté, il est vrai que je suis Écossais, mais je n'y peux rien.

Johnson considéra un instant ce petit homme.

— Monsieur, répondit-il enfin, c'est une chose à laquelle un très grand nombre de vos compatriotes ne peuvent rien.

Puis il s'installa dans un fauteuil et se remit à parler, en inclinant un peu la tête vers l'épaule. Boswell était encore un peu étourdi et mortifié, mais il se remit vite et fit effort pour briller. Une seconde rebuffade vint l'éprouver à nouveau.

— Que pensez-vous de Garrick ? demanda Johnson à Davies. Il ne veut pas me donner un billet pour miss Williams parce qu'il sait que la salle sera comble et que ce billet pourra se vendre trois shillings.

— Oh ! monsieur, s'écria Boswell, il m'est difficile de croire que Garrick vous refuse ce petit service.

— Monsieur, repartit Johnson d'un ton sévère en se tournant vers Boswell, je connais Garrick mieux que vous.

Alors Boswell se tut et se mit à contempler Johnson. Ainsi donc il avait devant lui le grand Samuel Johnson dont tout le monde parlait. Et tout ce qu'on lui avait appris sur le compte de cet homme lui revint à la mémoire. Johnson avait plus de cinquante ans. Il était né malade et pauvre. Luttant contre un naturel paresseux et une santé mauvaise, il s'était instruit en grande partie lui-même, et, tout imprégné de littérature classique, il s'était mis à écrire. Il avait fait entre autres choses un long poème satirique, dans le goût de Juvénal, sur Londres ; le succès en avait été incroyable. Encouragé par cet heureux début, il s'était mis en tête d'écrire un dictionnaire de la langue anglaise, et il le fit, quelque singulière et difficile que cette entreprise pût paraître. Boswell était donc assis devant un

homme qui avait écrit un dictionnaire : cela surtout devait le frapper. Écrire un livre de vers ou d'histoires imaginaires est à la portée de bien des gens, mais un dictionnaire...

Cependant l'homme au dictionnaire, ayant articulé un grand nombre de phrases bien construites, se leva, dit au revoir à son hôte et, avec un peu plus d'aménité que l'on était en droit d'espérer, à Boswell.

— Il vous aime bien, dit Davies à Boswell, peut-être sans malice, lorsqu'il eut refermé la porte sur le dos puissant de Samuel Johnson.

— Vous croyez ? dit anxieusement Boswell.

Huit jours plus tard, il était chez Johnson.

Virtuellement, Boswell naquit le jour de cette première visite. Il avait alors vingt-trois ans, une excellente opinion de lui-même, et se croyait seigneur de haut parage parce qu'il possédait un bout de terre en Écosse. Petit et laid, mais soigneux de sa personne, il faisait songer à un caniche bien peigné. Par-dessus tout



au monde, il aimait les célébrités. Déjà, sans grand succès, il s'était efforcé de s'attacher à Rousseau. Pour intéresser ce grand homme et forcer sa confiance, n'était-il pas allé jusqu'à lui faire lire les lettres de sa maîtresse ? En Johnson, il avait immédiatement reconnu son seigneur.

Il se rendit donc chez lui, au numéro 1 d'Inner Temple Lane, et le trouva dans sa chambre que le balai visitait peu sans doute et que la main des ménagères ne profanait point. Johnson lui-même siégeait au milieu d'une cour d'admirateurs qui lui faisaient une sorte de petit lever. Il n'avait pas boutonné le col de sa chemise et les boucles manquaient à ses souliers. Mais il parlait, et sa parole était pour Boswell une incantation qui le ravissait au monde sensible.

Le prodige s'interrompt un instant quand les visiteurs se levèrent pour partir, mais Johnson retint Boswell qui préparait un compliment et tourmentait son tricorne :

— Restez donc.

Et s'étant assis dans son grand fauteuil

recouvert de toile à matelas, il reprit son discours.

La conversation de Johnson avait deux particularités : la première était qu'en général cette conversation se réduisait à un monologue qu'il ne faisait pas toujours bon interrompre, et la seconde qu'elle traitait de tout et se prononçait sur tout d'une manière irrévocable. Quand Johnson avait dit qu'aux approches de l'hiver les hirondelles volent en rond pour s'étourdir et se laissent tomber au fond des rivières où elles passent la saison froide, le mieux qu'on pût faire était de ne pas contester cette étrange affirmation, et d'ailleurs personne ne songeait à être d'un sentiment contraire. Les plus énormes bêtises qui sortaient de la bouche de Johnson prenaient en effet je ne sais quel accent de véracité qui tenait sans doute au style de l'orateur, à la parfaite symétrie de ses phrases et à son redoutable arsenal de mots savants à désinences latines.

Ce jour-là, il plut à Johnson de traiter de la folie.

— Elle apparaîtrait souvent en ceci, dit-il, qu'elle dévie inutilement des usages du monde. Ainsi mon pauvre ami Smart... et il expliqua que son pauvre ami Smart se mettait à genoux au milieu de la rue pour y dire ses prières, ce qui était indiscret et pouvait faire croire justement qu'il avait perdu le sens ; mais, ajoutait Johnson, si c'est un effet de la folie de dire ses prières dans la rue, c'en est un autre, et beaucoup plus regrettable, de ne pas les dire du tout.

On disait aussi de son ami Smart qu'il était privé de raison, parce qu'il avait une sorte de répugnance à porter du linge propre.

— Et je vous avouerai, dit Johnson, qui ne se doutait pas que ses paroles seraient si exactement rapportées, que je n'ai pas, moi non plus, la passion du linge propre.

Puis il dit quelques mots sur l'attitude du commun des hommes à l'égard de l'étude et vida cette question.

Puis il examina curieusement si c'est un péché, ou non, de lancer une pièce de mon-

naie à la tête d'un mendiant dans l'intention de lui ouvrir le crâne ou de le blesser de quelque manière.

Enfin il déclara que Garrik était le plus habile du monde dans la conversation frivole. A cet endroit, Boswell voulut partir. Peut être le nom de Garrik éveillait-il en lui un souvenir désagréable, mais Johnson le retint pour la seconde fois et poursuivit.

Il révéla qu'il s'absentait de chez lui de quatre heures du soir à deux heures du matin.

— Mais n'est-ce pas très mal ? demanda étourdiment Boswell.

— C'est en effet une mauvaise habitude, gronda Johnson, surpris par l'audace de cette question.

Et ainsi de suite. Pendant vingt ans, matin et soir, ils eurent des conversations de ce genre. L'univers entier y passa, physique, moral et surnaturel. Johnson agitait les questions les plus diverses et les plus incongrues. Il augurait du sort des nations, procédait sans appel à la classification en bons et en méchants de tous les

êtres humains qu'il lui était donné de connaître, réglait les affaires de la politique. de la littérature et de la théologie, déroulait par tous les chemins de la pensée humaine ses longues phrases à antithèses cicéroniennes. Il y a dans la langue de Johnson l'exaspérante régularité d'un métronome ; elle mettait Macaulay en fureur, mais elle berçait l'âme d'un Boswell.

Aidé d'une mémoire dont il faut penser qu'elle lui fut donnée par le ciel pour accomplir sa mission sur terre, Boswell rentrait chaque soir et transcrivait les moindres propos de Johnson. Il le suivait partout, il se soumettait de son plein gré à un esclavage qu'on n'oserait infliger à personne. Quand Johnson dînait en ville, il l'attendait à la porte de la maison où il se trouvait, pour le raccompagner chez lui dans les brumes de l'aube, et s'estimait récompensé de sa peine si quelques mots bien ordonnés tombaient de la bouche du grand homme, qu'il pouvait rapporter dans son livre.

Les mouvements d'humeur de Johnson

le frappaient de terreur mais ne le décourageaient pas.

— Sir..., commençait Johnson d'une voix de tonnerre ; et il l'écrasait d'une phrase pesante. Boswell baissait la tête et, rentré chez lui, relatait la scène, quelque effort qu'il pût en coûter à sa vanité. Il n'y a rien à redire aux décrets du ciel, et le ciel l'avait fait biographe de Samuel Johnson.

Johnson, qui ne détestait pas qu'on l'adorât, reçut avec bonté les hommages de Boswell et finit par s'attacher à lui. Quand une intimité parfaite se fut établie entre eux, Johnson raconta sa vie.

Son père était libraire à Lichfield en Staffordshire, et, comme la plupart des libraires en ces temps lointains, il était intelligent et cultivé. Bien que d'une santé robuste en apparence, il menait une vie malheureuse sans qu'on pût découvrir la cause précise de son incessante tristesse. Ne sachant quel nom donner à ce mal mystérieux, on était convenu de le mettre sur le compte d'une mélancolie naturelle et d'un tempérament morbide. Samuel Johnson



hérita pleinement de cette hypocondrie qui devait empoisonner sa vie entière. A dix mois, comme il semblait menacé de perdre la vue par suite des écrouelles, sa mère au désespoir eut recours aux grands moyens du temps. Une dame vêtue de noir et chamarrée de diamants toucha le malheureux enfant de ses mains augustes : c'était la reine Anne, mais elle ne le guérit point.

La jeunesse de Samuel Johnson s'écoula dans une gravité soucieuse. Jouant fort peu à cause de sa vue basse qui le rendait ridicule aux yeux de ses camarades, il préférait lire dans le magasin de son père et acquit assez vite un savoir étendu, mais incohérent en ses parties. Les rudiments disparates qu'il attrapait ainsi le servirent beaucoup. Sa mémoire retenait tout, âprement, et lorsqu'il fut présenté à Oxford, on s'aperçut qu'il savait beaucoup plus de choses qu'on n'en pouvait espérer d'un esprit aussi jeune.

A Pembroke College, il lut beaucoup de grec, beaucoup de métaphysique, et tra-

versa une crise de religion qui le préserva de mille choses et lui donna, non pas de l'humilité, mais une sorte de discrétion dans sa suffisance et le sentiment obscur que le monde ne finirait pas avec Samuel Johnson.

Cependant, les deniers du père venant à manquer, le fils dut quitter Pembroke avant d'avoir reçu le parchemin qui devait témoigner de son intelligence. Il en fut navré au delà de ce que l'on pourrait croire. A cinquante-sept ans, il le réclamait encore et finit par l'obtenir.

Il revint donc à Lichfield ; l'année suivante, son père mourait en lui léguant une vingtaine de livres. Pour gagner sa vie et celle de sa mère, Johnson accepta une place de répétiteur à Market-Bosworth, mais un différend s'étant élevé entre lui et le directeur du collège, il quitta cet endroit pour lequel il conserva toujours un sentiment d'horreur. Il passa ensuite quelque temps chez un ami, à Birmingham. Il écrivait dans des revues et s'occupait de traductions. Enfin il se maria.

Sa femme s'appelait Lucy Porter, et par affection il lui donnait le nom de Tetty. Elle convenait que, la première fois qu'elle avait vu Johnson, elle l'avait trouvé hideux, trop grand, dégingandé, d'aspect maladif, mais il se mit à parler et déjà il était moins laid. Quant à elle, nous savons qu'on lui trouvait peu de grâce et qu'elle avait juste deux fois l'âge de son mari, mais aux yeux de Johnson elle était belle et il fallait être bien difficile pour en demander plus. Elle commit l'erreur d'épouser Johnson pour sa conversation et de ne compter pour rien un naturel irascible. Lucy Porter était capricieuse, mais Johnson la brisa le jour même de son mariage. Comme ils se rendaient à cheval à l'église, elle se plaignit que Johnson allait trop vite. Il ralentit ; elle le dépassa. « Vous traînez », lui dit-elle. Alors il piqua des deux et disparut au galop. Arrivé à l'église, ce nouveau Petruchio attendit sa fiancée, qui vint, reniflant, confuse, et confessa qu'il avait eu raison. C'est à cette fermeté que Johnson dut son bonheur conjugal. Il

n'eut pas d'autre scène avec sa femme, qu'il aima, semble-t-il, passionnément.

Cette même année, il fonda une petite école près de Lichfield, à l'effet d'y enseigner le latin et le grec. Il y vint trois élèves dont l'un s'appelait David Garrick. L'aspect monstrueux de leur professeur faisait rire les élèves, et ses gestes désordonnés portaient leur joie à son comble, mais leur grande distraction était d'épier Samuel Johnson par le trou de la serrure lorsqu'il était dans sa chambre en compagnie de sa chère Tetty, et d'assister, chacun à son tour, à leurs ébats tumultueux. Aux dires de Garrick qui la vit avec les yeux impitoyables de l'enfance, Mrs Johnson était fort grasse ; sa poitrine bombait outre mesure et ses joues qu'elle avait très rondes étaient peintes d'un rouge vif. Ajoutez qu'elle s'habillait à grand renfort de falbalas et parlait dans un style précieux et fleuri.

Une pareille source de divertissement faisait que les élèves travaillaient peu, et la bizarre institution périlait. Johnson résolut d'aller tenter fortune à Londres, et laissant

sa femme à Lichfield, il partit avec Garrick.

Ils avaient, en arrivant à Londres, et à eux deux, douze sous. Garrick fut recueilli par un mathématicien à qui on l'avait recommandé, mais le sort de Johnson fut moins heureux. Il alla voir des éditeurs et des libraires. L'un d'eux, le libraire Wilcox, considéra la carrure formidable de cet homme et s'étonna de ce qu'il ne se faisait pas portefaix.

Johnson cependant persistait dans son dessein de devenir célèbre et, dans un dénuement affreux, il se remit à écrire de plus belle. Cette confiance en soi est un des sentiments les plus admirables de cet homme qui n'avait guère de titres à la gloire qu'on lui conféra, et dont la renommée est une sorte d'imposture. Sa propre misère le touchait peu et il affecta d'en rire. On le lisait un peu dans une revue assez prétentieuse et fort à la mode qui s'appelait : *The Gentleman's Magazine*, et l'on paraissait apprécier déjà les phrases d'oraison funèbre dont il drapait les pensées les plus ordinaires.

Lorsqu'il crut le moment opportun, il retourna à Lichfield d'où il revint quelques mois plus tard avec sa femme.

Alors il procéda au siège de Londres. Le directeur du *Gentleman's Magazine* le nomma son « coadjuteur ordinaire ». Johnson écrivit *London*.

*London* est quelque chose comme une vue transparente de la Rome de Juvénal appliquée sur une vue de Londres au XVIII<sup>e</sup> siècle. On lut et on cita partout cet exercice qu'une sorte d'habileté scolaire et une singulière connaissance de la prosodie peuvent recommander encore dans les collèges. Pope s'agita beaucoup pour en connaître l'auteur ; peut-être y avait-il un peu d'inquiétude dans le zèle du poète catholique et dans la prophétie qu'il fit de l'avenir de Johnson : « Il est obscur, mais on le déterrera bientôt. »

Le temps n'était plus où, n'ayant pas où poser sa tête et ne pouvant dormir à cause du froid, Johnson arpentait les rues de Londres en attendant le jour. Les libraires venaient frapper à sa porte et lui deman-



daient s'il n'avait pas quelque manuscrit dont il consentirait à se défaire. Il donnait alors des traductions, des préfaces, des prospectus qu'il écrivait en une fois, sans rature, avec une prodigieuse facilité. Un jour, mû par un sentiment d'orgueil national, on voulut opposer aux travaux des quarante académiciens de France quelque chose d'à peu près semblable ; c'est à Johnson qu'on s'adressa. Cet homme prolifique se mit à l'œuvre et engendra un énorme dictionnaire.

Il en eut pour huit ans. On lui donnait par petites sommes l'argent dont il avait besoin pour payer les six employés qui l'aidaient dans la partie matérielle de son travail et qui, tous pauvres, dépendaient entièrement de sa générosité. Quand le dictionnaire parut enfin, les 1.575 livres qu'on était convenu de donner à son auteur avaient entièrement disparu, bien que Johnson en eût réglé la dépense avec beaucoup de sagesse. Son profit était nul ; l'année suivante il fut mis en prison pour dettes, mais Richardson, l'auteur de *Clarissa*, le tira de ce mauvais pas.

La gloire qui vint à Johnson de cette grosse entreprise dut en compenser les soucis. On se réjouit de penser qu'un seul Anglais avait pu mener à bout un travail qu'en France on se mettait à quarante pour finir. Mais ce qui valut le plus de célébrité à Johnson, ce fut sa lettre à lord Chesterfield.

Johnson avait pensé offrir son travail à l'homme le plus civilisé de toute l'Angleterre ; ce n'était pas qu'il en eût le désir, mais ses éditeurs voyaient dans une dédicace à Chesterfield un ornement utile, et Johnson accepta par indolence, a-t-il dit, de faire un prospectus et de l'envoyer à Chesterfield. Celui-ci n'y prêta aucune attention. L'année suivante, le lexicographe résolut de faire une visite à l'arbitre du goût, mais l'arbitre du goût aimait qu'on fût pour le moins propre et décemment habillé, ce qui n'était point le cas de Johnson, et Johnson fut assez mal reçu. Ses manières ne plaisaient pas ; il fut mis à la porte. Sept ans plus tard, à la veille de la publication du dictionnaire, Chesterfield

s'amusa à écrire dans les journaux de petites notes ironiques à propos de l'ouvrage attendu. Johnson répondit à cette attaque sournoise par une lettre qui vaut certainement tout ce qu'il a écrit et ne manque ni d'adresse, ni d'une certaine éloquence. Tout Londres voulut lire cette remontrance, et lord Chesterfield s'arrangea pour que tout le monde la lût. Il prit plaisir à en louer le style, les effets, les antithèses. C'était la première fois qu'on osait parler aussi sévèrement à un mécène, et l'on vit dans cette lettre une déclaration d'indépendance littéraire.

Mais si sa réputation d'homme de lettres s'affermissait, les occasions de tristesse devenaient plus fréquentes dans la vie de Johnson. Une santé médiocre aggravait sa tendance à la mélancolie, et de gros ennuis d'argent assombrissaient encore l'humeur de cet homme malheureux. Enfin sa femme mourut. Johnson l'avait aimée de tout son cœur et il n'y a pas apparence qu'il l'ait jamais oubliée, car le nom de *Tetty* revient jusqu'à la fin de sa vie dans ses conver-

sations et les bribes de son journal. Il prit donc la bague qu'elle portait au doigt et l'enferma dans une petite boîte qu'il orna d'une inscription latine : *Eheu ! Eliz. Johnson, nupta Jul. 9, 1736, morta, eheu, Mart. 18, 1752*. Ainsi s'exhalait la douleur du grammairien ; elle peut faire sourire dans sa forme, si l'on a le cœur de s'amuser de ce qu'un peu de pédanterie professionnelle vient se mêler à la détresse d'une âme scolastique.

Ses difficultés financières paraissaient augmenter à mesure que ses ouvrages devenaient fameux. Il avait fondé un journal en 1750, puis un autre quelques années plus tard, mais il n'en tirait que très peu de profit, et le plus clair de son revenu, il le distribuait aux pauvres. Quelque ridicule qu'il paraisse dans la noblesse contrainte de ses attitudes, il se recommande à nous par le zèle d'une charité sans prétentions et que seules semblaient connaître les personnes sur qui elle s'exerçait directement. Un peu après la mort de sa femme, Johnson recueillit chez lui, parce qu'elle

était pauvre et qu'elle était malade, la fille d'un de ses amis, Mrs Williams. Cette femme, longtemps menacée de perdre la vue, finit par devenir aveugle en effet, ce qui aigrit son caractère et la rendit sur son grand âge intolérante et morose. Mais Johnson, qui ne souffrait chez personne les mouvements d'impatience, ne se plaignit jamais, je crois, des propos amers que lui tenait cette vieille femme ennuyeuse, et parlait d'elle avec beaucoup de modération.

En 1754, le dictionnaire parut. C'est un ouvrage singulier qu'on trouve encore dans les universités. Une savante obscurité dans le choix des mots fait que les définitions sont souvent plus difficiles à comprendre que les termes qu'elles devraient éclaircir. C'est ainsi qu'un filet devient sous la plume de Johnson une *concaténation*, et sécheresse *siccité*. Quelquefois il s'y glisse un peu d'ironie et d'amertume. Un lexicographe, selon Johnson, c'est *un homme de peine inoffensif*. Tel qu'il était, le livre plut. Tout le monde voulut l'avoir, et Garrick se chargea d'adresser à Johnson une épître en

vers où la valeur anglaise était exaltée sans pudeur aux dépens de la France.

Mais on oublie vite les gloires nationales et Johnson connut de nouveau des jours de misère. Quand sa mère mourut en 1759, la gêne de l'écrivain était telle qu'il n'avait pas même de quoi subvenir aux frais de l'enterrement et qu'il fut forcé d'écrire en toute hâte un livre pour se procurer l'argent nécessaire. L'ouvrage que l'on doit à ces lugubres circonstances est un conte asiatique, moral, qu'on fait lire quelquefois dans les collèges et qui s'appelle *Rasselas*.

Enfin quelqu'un parla de lui à la Cour. Johnson avait gravi lentement un sommet où le roi l'aperçut. C'était en 1762. George III lui fit une pension annuelle de 300 livres. L'année suivante, dans l'éclat de cette apothéose récente, le pacha de la littérature anglaise fit la connaissance de son biographe.

Vers cette époque, la vie de Johnson devint plus heureuse. Il avait cinquante-



quatre ans et tout le monde reconnaissait en lui un des premiers esprits de son temps ; enfin, sans être riche, il pouvait vivre avec un certain confort dans sa maison de Fleet Street.

C'est là qu'il recevait ses amis et les admirateurs de plus en plus nombreux qui venaient l'écouter. Au début de 1764, Sir Joshua Reynolds fonda un club qui devait prendre plus tard le nom de Club littéraire et dont l'objet était de réunir à date fixe quelques amis ayant le goût de la conversation et des lettres. Il va sans dire que Johnson fut un des premiers à qui Reynolds demanda de faire partie de cette assemblée. avec Edmund Burke, Goldsmith et quelques autres moins connus. Ils étaient dix ; une fois par semaine ils se retrouvaient à la *Tête de Turc*, dans Soho, où ils dînaient et s'attardaient à causer jusqu'à l'aube. Plus tard il vint Garrick, Thomas Warton, Adam Smith, Fox, Sheridan, Gibbon, Burney, Malone (l'éditeur de Boswell) et naturellement Boswell, mais quels que fussent le nombre et la qualité des per-

sonnes présentes, c'était Johnson qui parlait et c'était Johnson qu'on écoutait ; les autres ne servaient en quelque sorte qu'à lui soumettre des thèses et à proposer des objections. Il faut lire dans Boswell le compte rendu des séances du club pour comprendre l'espèce de volupté que Johnson trouvait à discourir ; une incroyable facilité lui permettait de déployer toutes les pompes de la rhétorique sur n'importe quel sujet, sans le moindre effort ni la moindre préparation. Ce qu'il disait avait un air définitif et il semblait qu'avant lui on n'eût rien exprimé de juste et de profond ; tous étaient d'accord sur ce point.

Les louanges qu'il recevait finirent par rendre Johnson d'une intolérance extraordinaire. « Monsieur, dit-il un jour à un voisin de table qu'il avait écouté avec une certaine attention pendant tout le repas ; monsieur, je m'aperçois que vous êtes un vil Whig. » Car Johnson était Tory jusqu'au fond de l'âme. — « Madame, dit-il en une autre occasion à une femme qui parlait à la légère de ce qu'elle ignorait,

ne dites plus de sottises. » Il faut reconnaître cependant qu'il ne faisait aucune difficulté pour avouer qu'il avait eu tort si on lui en donnait la preuve. Une dame lui demande un jour : « Pourquoi donc avez-vous écrit que le mot *pastern* désignait le genou du cheval ? » \* — « Par ignorance, madame, répondit Johnson, par pure ignorance. »

Il y avait une ombre au bonheur de Johnson, mais elle fut bientôt dissipée. Depuis qu'il avait quitté l'Université, il ne faisait que songer au diplôme qu'il aurait pu avoir et il ne cessait de le demander. On lui donna enfin, quoiqu'il n'eût point passé les examens prescrits, en considération de ses ouvrages, et peut-être par lassitude. Sa gloire fut alors complète ; il devint le Docteur Johnson.

A partir de ce moment, sa vie se fait de plus en plus monotone. La majeure partie de son temps, il la passe dans son fauteuil, pérorant lorsqu'il n'écrit pas, buvant son thé en compagnie de Boswell qui ne le

\* *Pastern* veut dire pâturon.

quitte plus. Cependant, en 1767, un grand événement a lieu. Johnson s'en souviendra toujours et sera toujours prêt à le raconter dans tous ses détails. Il avait coutume d'aller visiter quelquefois la bibliothèque royale, ouverte à certaines personnes. Un jour, dans une conversation avec le roi, le bibliothécaire fit mention de ces visites qui honoraient un endroit déjà vénérable, et Sa Majesté, curieuse de littérature, exprima le souhait de parler au grand écrivain. Aussi, quand Johnson revint à la bibliothèque, on courut avertir le roi qui arriva sur-le-champ et trouva Johnson plongé dans une méditation profonde. « Monsieur, murmura le bibliothécaire à son oreille, voici le roi. » Johnson sursauta et se tint immobile ; Sa Majesté s'approcha de lui et se mit à lui parler avec une grande simplicité. Elle s'enquit de son travail, mais Johnson avoua qu'il croyait avoir dit tout ce qu'il avait à dire au monde et qu'il allait maintenant se consacrer à l'étude avant de se remettre à écrire. Sa Majesté fit alors la remarque que Johnson pouvait fort bien

écrire sans avoir à renouveler ses idées par la lecture ; le fond était riche. Johnson émit l'opinion que sa tâche d'écrivain était terminée. « Je le croirais aussi, dit le roi, si vous n'écriviez pas si bien. »

Ce compliment fit battre le cœur de l'écrivain. « Personne ne m'en a jamais fait de si beau, dit-il plus tard, c'est le compliment d'un roi. »

C'était aussi une sorte de consécration. Rien, désormais, ne pouvait le toucher profondément, et il s'acheminait vers la sérénité des vieillards dont le cœur se ferme aux voix du monde. Il acceptait la mort de ses amis les plus chers avec une résignation qui était l'effet d'une sensibilité moins vive et de l'habitude de la tristesse. Les choses de la religion l'attiraient de plus en plus et l'on a retrouvé dans ses papiers des prières rédigées dans un style un peu lourd, mais qui paraissent sincères et très ferventes.

Presque toute sa vie, il vécut à Londres, mais il fit deux voyages mémorables et dont l'un tout au moins nous a été raconté

en détail. En 1773, il mit à exécution un dessein qu'il avait eu depuis de longues années. Il voulait voir les Hébrides. A cette époque, l'idée pouvait paraître étrange. Les Hébrides ne sont-elles pas en quelque sorte au bout du monde ? Neuf ans plus tôt, Boswell se trouvait à Ferney et il parlait à Voltaire du projet de son maître. Voltaire regarda Boswell comme s'il se fût agi d'une expédition au pôle nord. « Vous ne tenez pas absolument à faire ce voyage avec moi ? » demanda-t-il. — « Non, monsieur. » — « Alors je n'y vois pas d'objection. »

Johnson fit donc le tour de l'Écosse, accompagné, cela va sans dire, de Boswell, et promena un regard sévère sur ce pays romantique où Walter Scott et Wordsworth venaient de naître, où Burns courait déjà pieds nus parmi les bruyères. En trois mois il vit tout ce qu'il voulait voir et revint à Londres avec plaisir, ne concevant pas qu'on pût être heureux ni même vivre autre part. Boswell ne se sentait pas de joie. Outre qu'il avait revu son pays natal en compagnie de Johnson, il rap-

portait avec lui des notes volumineuses dont il tira un livre ; rien ne s'était perdu des paroles de son dieu, et le *Journal d'un voyage aux Hébrides* ne nous fait grâce de rien de ce qui fut dit par l'auteur du Dictionnaire entre le mois d'août et le mois de novembre de cette année.

Deux ans plus tard, Johnson résolut de faire un voyage en France, sans Boswell cette fois. Il visita Paris, Versailles et quelques villes de province, mais rien de ce qu'il observa ne put modifier sa triste opinion des Français.

« Ce sont des gens grossiers, mal élevés et ignorants, disait-il quelques années plus tard à Boswell. Chez eux, une dame crache par terre et frotte ensuite le plancher du bout du pied. J'ai appris en France à mieux aimer mon pays. »

Et à propos de Rousseau :

« C'est un méchant homme. Je signerais plus volontiers son arrêt de déportation que celui de n'importe quel coquin d'Old Bailey. Oui, j'aimerais à le voir travailler dans les plantations.



« Boswell — Le croyez-vous pire que Voltaire ?

« Johnson — Il est difficile de décider quelle proportion d'iniquité il y a entre eux. »

Et il ne faisait pas meilleure chère aux Américains qu'il souhaitait de voir pendre. Jamais patriote ne fut plus violent.

Boswell nous a rapporté bien des traits encore de cet homme bizarre dont beaucoup de manies demeurent inexplicables. Nous ne saurons jamais, par exemple, pourquoi il se faisait un devoir de toucher tous les jours un certain poteau de Fleet Street, ni pour quelle raison il accumulait au fond d'une armoire toutes les pelures d'oranges qui lui tombaient entre les mains.

Son dernier ouvrage, qu'il termina en 1781, fut une série de biographies de poètes anglais, et c'est de tous ses livres celui qui supporte le mieux la lecture.

Il redoutait la mort, et la pensée qu'il devait disparaître un jour assombrissait sa vie entière ; lorsqu'on lui demandait si oui ou non il croyait aux apparitions, il ne

répondait pas et manifestait un certain effroi ; il pensait beaucoup à ces choses. La crainte de n'être pas du nombre des élus aggravait le chagrin de cet homme scrupuleux et tourmenté.

En 1783, une attaque de paralysie vint l'avertir que sa fin était proche. Il avait soixante-quatorze ans. Il exprima le désir d'aller en Italie, persuadé qu'il y guérirait, et l'on s'agita autour de lui pour trouver la somme nécessaire, mais ce fut en vain. Après quelques petits voyages à Oxford et à sa ville natale, il revint à Londres, et là, en décembre 1784, se prépara à mourir. Ce terrible moment, objet d'une longue et cruelle appréhension, le trouva cependant remarquablement calme et résolu. Jusqu'au bout, il ne cessa d'exhorter ses amis à une piété plus grande. A Reynolds il demanda trois choses : qu'il lui remît une dette de trente livres contractées envers lui quelque temps auparavant ; qu'il lût la Bible régulièrement ; qu'il ne touchât jamais à ses pinceaux le dimanche. A toute heure du jour, il suppliait qu'on lui lût des prières et des ouvrages

d'édification. Il refusa les opiacées qu'on voulait lui faire prendre pour soulager ses souffrances : « C'est une âme sereine et libre de tout nuage que je veux rendre à Dieu », dit-il. Il eut quelque satisfaction d'apprendre où on devait l'enterrer. Sa fin fut douce : les personnes qui s'occupaient de lui ne s'aperçurent pas tout de suite qu'il venait de mourir. C'était le treize décembre : il était sept heures du soir.

L'Angleterre le pleura dûment. Elle n'avait pu lui offrir le voyage en Italie ; elle lui accorda un tombeau à Westminster.

Boswell lui survécut onze ans, pendant lesquels il composa un livre à l'aide de ses petites notes sur Johnson. Ce mélancolique et beau travail fut donné au public en 1791 : une seconde édition parut quelques années plus tard ; il la revit avec soin. Puis il disparut en 1795, n'ayant plus rien à espérer d'un monde où le docteur n'était plus.

# WILLIAM BLAKE, PROPHÈTE

(1757-1827)

*Comme un démon caché  
dans un nuage.*

WILLIAM BLAKE.

Après avoir parlé de Johnson, il est assez difficile de parler de Blake. et ces deux noms l'un près de l'autre ont quelque chose de déconcertant. Si Johnson était un homme. comment définir Blake ? La langue est bien pauvre et les mots qu'elle nous offre ont servi pour trop de monde. Aussi serait-on tenté de parler de Blake d'une manière symbolique et de dire de lui que c'était un démon, ou un ange, ou une sorte de divinité. On croirait presque qu'il n'était homme que par erreur, tant il ressemblait peu au reste de l'humanité.

Comme tout vrai mystique, Blake ne se laissa jamais tromper par ce qui est appa-

rence dans ce monde. Un être se présentait à lui sous deux aspects, et il savait que des deux, l'aspect humain était le moins important; l'important, c'était l'autre, l'éternel, l'aspect que revêt cet être dans l'esprit de son Créateur. Si donc il nous avait conté sa vie, sans doute aurait-il commencé par nous dire qui il était, non point aux yeux des Londoniens ignorants qui vécurent autour de lui, mais selon la parfaite connaissance qu'a Dieu de toute créature. Et je pense qu'il nous aurait donné un portrait de lui-même, nu, le visage radieux, le corps baigné d'une lumière mystérieuse. Très probablement, il aurait négligé les futilités biographiques que d'ordinaire on note avec tant de soin : la date de sa naissance et les maisons qu'il habita.

Mais s'il fallait à tout prix faire le récit des années qu'il passa sur terre, la manière large et généreuse des vieilles légendes conviendrait le mieux à un tel sujet : il était une fois un géant au regard terrible, à la voix de tonnerre, et il s'appelait Blake, William Blake.

Ce fut un petit garçon imaginaire et visionnaire. A cette époque, la banlieue londonienne lui paraissait la plus belle œuvre de la Création, parce qu'il y découvrait les traits d'une symbolique profonde ; et bien que, plus tard, par une sorte d'abjuration, il déclarât que la Nature était d'origine satanique, il ne semble pas qu'il ait jamais tué en lui cet amour de l'herbe et des fleurs qui nous donna *Le Livre de Thel* et les *Chants d'Innocence*.

Enfant, il vit un arbre chargé d'anges. Des merveilles de ce genre lui paraissaient normales et il les rapportait avec simplicité, car il n'était nullement troublé de son commerce avec le monde surnaturel et ses relations avec les êtres invisibles conservèrent jusqu'à la fin de sa vie une espèce de familiarité naïve. Une autre fois, il apprit à sa mère qu'il avait vu le prophète Ezéchiel assis dans un pré, ce qui lui valut une gifle. Enfin, comme il se tenait un jour dans sa chambre, il pensa mourir de terreur en voyant Dieu se pencher à la fenêtre.

Il nous a confié que plus tard, il ne lisait

pas la Bible sans qu'un ange déchu, fort savant du reste, vînt exprès de l'Enfer pour lui expliquer le saint texte. Dante et Moïse frayaient aussi avec Blake, sans qu'il parût que les uns ni les autres s'en étonnassent. Milton usait de la même liberté, devenait importun quelquefois et se faisait éconduire. Les conversations entre le poète mort et le poète vivant avaient un tour à la fois littéraire et religieux. Milton insistait pour que Blake corrigeât certaines erreurs de théologie qui s'étaient glissées dans le *Paradis Perdu*. Blake promettait et remettait toujours ; enfin il déclara brusquement qu'il avait autre chose à faire. Souvent des discussions s'engageaient.

« J'ai vu Milton hier, déclarait Blake. Il m'a dit telle chose. J'ai essayé de lui prouver qu'il avait tort. Impossible. »

« Qui donc saluez-vous ? » demandait à Blake un ami, au cours d'une promenade. car il n'était passé personne.

« L'apôtre Paul », dit Blake.

« C'est ennuyeux, confia-t-il un jour à quelqu'un, Édouard I<sup>er</sup> interrompt toujours



mes conversations avec Sir William Wallace. »

Quantité d'esprits anonymes lui dictaient de prophétiques rhapsodies qu'il n'écrivait parfois qu'à son corps défendant. Ainsi fut composé *Jérusalem*. Ce qui étonne chez lui, c'est moins le choix de ses amis que la désinvolture avec laquelle il les recevait. Rien en lui n'évoquait le convulsionnaire ou le spirite, et c'était un homme jovial qui chantait ses poèmes n'importe où, sur des airs improvisés. Il avait le regard un peu farouche et s'emportait souvent avec une extrême véhémence, mais sa colère tombait vite et il était toujours surpris qu'on lui en voulût.

On ne lui connaît qu'un grand amour, mais qui dura toute sa vie. Il commença d'une façon assez particulière. Au cours d'une promenade avec la fille d'un jardinier, Blake lui confia les peines de cœur qu'il avait à souffrir. Elle l'écouta en silence ; puis, touchée de son chagrin, elle lui dit qu'elle regrettait bien qu'il ne fût pas heureux.

« Vraiment ? fit Blake tout à coup. Eh bien, je vous aime. »

La jeune fille réfléchit quelques minutes et répondit enfin posément :

« Je vous aime aussi. »

Elle s'appelait Catherine Boucher et, ne sachant pas écrire, elle signa d'une croix le contrat de mariage. Ce fut vers elle que Blake se tourna, sur son lit de mort, ayant juste achevé ce dessin extraordinaire où l'on voit Dieu mesurant les cieux d'un compas.

« Il faut que je dessine un ange, dit-il. Tu as été mon ange. » Et il la dessina.

On a vainement agité la question de savoir s'il était fou ou non. Les Anglais l'appellent *mad Blake*, mais certains pour adoucir cette épithète, ajoutent que sa folie était une folie transcendante et, si j'entends bien ce mot, il équivaut à un compliment. D'autres ont assuré que cette folie n'avait rien que de très ordinaire et qu'elle portait, entre autres, le signe du délire de la persécution. Il n'y a rien à retenir de ces discussions futiles. La folie ne se connaît point et ne sait où elle va, et c'est une toute puissante raison

qui domine l'univers de Blake, mais c'est une raison de mystique que la raison humaine ne peut juger selon sa mesure.

Les excentricités de Blake sont fameuses. En général, elles semblent dues au souci de se conformer étroitement à la règle des Écritures, de l'Ancien Testament surtout. De là à respecter comme des lois les coutumes que ces livres rapportent, il n'y a guère plus d'un pas, et il n'est pas besoin d'être fou pour le faire. Cette façon d'interpréter la Bible lui a valu les sarcasmes de l'Angleterre qui pardonne difficilement les fautes contre la décence. Un homme loyal est un homme décent. Une mort glorieuse est une mort décente. Ce qui n'est pas décent est infâme. On avait vu Blake assis à terre nu, et lisant Milton avec sa femme obéissante, nue également.

« Entrez donc, avait-il dit au visiteur effaré. Nous sommes seulement Adam et Ève. »

C'était indécent. On l'appela *mad*, *naked Blake*. Mais n'avait-il pas pour lui le témoignage des Écritures, la nudité du Paradis

terrestre ? Peut-être croyait-il que les vêtements avaient un pouvoir maléfique.

Le scandale fut plus éclatant lorsqu'il annonça qu'il allait prendre une seconde femme, à l'instar d'Abraham ; mais Sarah, en l'espèce Catherine Boucher, protesta si fort qu'il dut y renoncer. Et cependant, cette chose s'était vue dans le Pentateuque, elle n'était pas neuve, elle n'aurait pas dû surprendre. Il s'inclina pourtant, bien qu'il fût opiniâtre, touché sans doute par les larmes qu'il faisait verser.

Il n'était pas grand et ses membres étaient minces, mais ce n'était pas pour rien qu'il avait un père irlandais, et il se battait avec n'importe qui, sans s'effrayer d'une haute taille ni d'une grosse voix. Pendant les années de la Révolution française, il arbora un bonnet phrygien. Un soldat en uniforme rouge, un dragon, venu comme par hasard dans son jardin, le prit violemment à partie. C'était en 1803 et l'on inquiétait fort les suspects. Mais Blake n'avait pas peur. Il s'élança sur le soldat et, le saisissant par les coudes, il le poussa dehors jusque sur la route.

Son intolérance passait tout. Comme il travaillait un jour à Westminster, un écolier facétieux crut spirituel de l'interrompre. Blake le précipita d'un coup de poing de l'échafaudage où ils se tenaient tous deux. Depuis, il fut interdit aux écoliers de Westminster de se promener dans la cathédrale aux heures où y travaillaient les artistes.

Intellectuellement, il ressemblait à ce personnage de la Bible qui n'avait ni père, ni mère, ni généalogie. C'était un solitaire. D'abord il s'était plu à écrire dans la manière du siècle d'Élizabeth, mais ce goût lui passa et il n'en resta que peu de traces. Il s'était nourri dès son jeune âge de littérature hermétique, et toujours il eut un penchant pour le ténébreux et le sibyllin. Swedenborg était pour lui « le plus fort d'entre les hommes », mais il sut résister à la tyrannie de cette influence et demeura fidèle à lui-même jusqu'à la fin de sa vie. Il suivait librement son génie. Jamais on n'avait écrit comme Blake lorsqu'il eut trouvé sa voie, ni à coup sûr pensé comme lui. Personne ne se souciait de l'imiter et il ne

forma pas d'école. Peut-être craignait-on le ridicule qu'il y aurait eu à se livrer à l'ascendant d'un cerveau si étrange. Ses rares lecteurs s'offensaient de ses rudesses littéraires, de ses idées sur l'amour et la religion, de cette perpétuelle révolte grondant en lui contre tous les principes reconnus. Que l'on s'imagine Jane Austen lisant les *Proverbes de l'Enfer*, ou Maria Edgeworth *L'Éternel Évangile*. William Blake écrivait des choses indécentes.

Mais quand il eût écrit dans le goût du temps, sa gloire y eût peu gagné, car il usait d'un procédé néfaste pour publier ses livres. Il les imprimait lui-même selon une méthode qu'il jugeait supérieure à toute autre et que son frère mort lui avait révélée dans une vision. C'était un long travail. On ne pouvait jamais tirer qu'un petit nombre d'exemplaires et toute correction typographique était à peu près impossible. De plus, il fallait colorier les frontispices à la main. Le résultat était admirable ; cependant, si l'on songe que de son livre le plus fameux, les *Chants d'Innocence et d'Expérience*, il ne

réussit qu'à tirer vingt exemplaires, il semblera qu'il eût mieux valu qu'il s'adressât à quelque éditeur moins inspiré que lui mais allant plus vite en besogne. Or il n'aimait pas les éditeurs et il est inexact qu'il leur ait jamais offert de ses manuscrits. Le monde aura perdu par l'effet de cette fantaisie hautaine de nombreux manuscrits qui attendaient que leur auteur trouvât le temps de les imprimer, et qui furent égarés, parfois déchirés. S'il faut l'en croire, Blake avait écrit « vingt tragédies plus longues que *Macbeth* et cinq ou six poèmes épiques longs comme Homère ». Mais tout cela fut « publié dans l'éternité », et le temps ne les connaîtra pas. Voici trois ans, le 11 décembre 1923, Pickering et Chatto firent l'acquisition d'un exemplaire de *Milton*, poème prophétique de Blake, que Blake avait imprimé et gravé lui-même. Ils le payèrent trente-quatre mille livres. Le poète lui-même n'aurait osé prédire une telle somme. Inutile d'ajouter, je pense, qu'il vécut et mourut pauvre.

L'étude d'un brouillon de Blake est des plus curieuses. Sans cesse, il reprenait son



texte. Lorsqu'il s'agissait d'un poème en vers, il écrivait d'abord une strophe qui en était comme le noyau, et le reste du poème n'était que le développement de cette strophe initiale, tout autour de laquelle venaient se grouper les strophes complémentaires. Parfois, la première strophe, même incomplète, servait de point de départ à plusieurs poèmes. *Le Tigre des Chants d'Expérience* offre un bon exemple de ce mode d'architecture.

Grâce à ces lenteurs de travail et surtout de publication, l'Angleterre n'eut pas à rougir tout de suite des audaces de Blake, par la raison qu'elle ne les connaissait pas ; mais les générations suivantes furent chargées de ce soin, et il fallut attendre Swinburne, bien des années plus tard, pour élever l'autel expiatoire aux mânes, sans doute indifférentes, d'un des plus grands poètes anglais.

Les *Chants d'Innocence* parurent, si l'on peut dire, en 1794. Il semblerait que ce livre dût s'adresser à des enfants, et les parents des jeunes lecteurs n'auraient pu

rien découvrir d'hétérodoxe dans ces tendres poèmes où broutaient de petits moutons. En revanche, les *Chants d'Expérience* publiés en même temps distillaient le vitriol. On y lisait de terribles invectives contre les ministres de la religion chrétienne ainsi que toutes sortes de choses inconvenantes sur l'amour.

*L'Éternel Évangile*, cette robuste et scandaleuse négation de la religion officielle, fut écrit vers 1810. Il y était dit que Jésus n'était pas humble, qu'il n'était pas doux ; il y était dit encore qu'il n'était pas nécessairement chaste. Rien dans l'Évangile ne justifiait aux yeux de l'auteur le Christ de convention que prêchait un clergé sentimental. Blake avait du Christ une conception particulière qui ne pouvait manquer de lui mettre à dos toute l'Angleterre croyante. Il écrivait :

*La vision du Christ que tu vois  
Est la plus grande ennemie de ma vision.  
Le tien a un grand nez recourbé comme toi  
Le mien a un nez retroussé comme moi.*

*Ton Christ est l'ami de tout le genre humain,  
Le mien parle en paraboles aux aveugles...*

Il voyait en lui un homme qui avait manqué de courage et d'esprit de suite en permettant qu'on le crucifiât. La tâche du Sauveur était, selon lui, de continuer à vivre et de prêcher Dieu ; l'acceptation de la mort, une faiblesse indigne, un lâche besoin de se reposer avant d'avoir accompli sa mission. Du reste. Blake se rendait compte de ce que ces idées singulières avaient d'intolérable pour le public de son époque, et il terminait son poème par ces deux vers mélancoliques :

*Je suis sûr que ce Jésus ne fera l'affaire  
Ni de l'Anglais, ni du Juif.*

Mais la vraie vocation de Blake était la prophétie. Il prophétisait à tout propos ; c'était une habitude d'esprit. L'ironie a voulu que son œuvre prophétique proprement dite fût la plus inaccessible. Certaines parties de *Milton* et de *Jérusalem* sont impos-

s bles à démêler, à moins d'une bonne pratique de la philosophie de Blake ; mais comme l'effort en général répugne, l'attention du lecteur se rebute, et personne ne touche à ces livres sacrés. Même l'édition d'Oxford, avec son choix critique et parcimonieux, offre bien des difficultés. Voici un passage tiré de *Milton*. Cela s'appelle la *Coque du Monde*.

« La coque du monde est une vaste terre  
 « concave, une ombre immense et durcie  
 « de toutes les choses sur notre terre, grande jusqu'à la dimension, déformée jusqu'à l'espace indéfini, dans vingt-sept  
 « cieux et tous leurs enfers, avec le chaos  
 « et la nuit ancienne et le purgatoire. C'est  
 « une terre caverneuse de labyrinthienne  
 « complication, vingt-sept plis d'opacité,  
 « et qui finit là où monte l'alouette. »

C'est une admirable conception que celle de deux mondes, l'un contenant l'autre, mais qu'est-ce que ces vingt-sept cieux et ces vingt-sept plis d'opacité ? Pourquoi ce jargon d'astronome ? Il est certain que ces chiffres ont un sens, car il est inadmis-

sible que Blake ait eu la faiblesse de simuler la profondeur par un mystérieux galimatias. De plus, il s'agit peut-être d'un texte inspiré et dicté. Mais je me demande quelle peut être la valeur d'une littérature éleusinienne. La réponse est, je crois, que le livre le plus ésotérique est intéressant dans la mesure où il représente un aspect de l'esprit humain ou, si l'on veut, l'esprit humain en rapport avec le divin. L'homme a beau faire, il ne peut cesser d'être homme, et tout le mysticisme du monde n'y changera rien.

Mais ce que j'appellerais le petit prophète en Blake nous touche de beaucoup plus près : je veux dire le prophète qui s'occupe, non pas de l'homme sorti de l'espace et du temps, mais du sort quotidien et banal de la société.

Blake avait une haine féroce que l'on pourrait comparer à Cerbère, en ce sens qu'elle était triple et qu'elle aboyait avec fureur. Il haïssait *la noircissante église*. Il haïssait *l'homme de sang*. Il haïssait *le corbillard du mariage*. C'était là ce qu'il nom-

mait l'ancienne malédiction, le fardeau d'erreur pesant sur le genre humain.

D'abord il ne voulait pas d'une religion naturelle, et Rousseau lui faisait horreur. La nature lui paraissait au moins suspecte et, dans tous les cas, incapable d'aider l'homme à opérer son salut. « Qu'y-a-t-il entre toi et moi ? » lui demandait-il ; et il se tournait vers la religion révélée par la Bible, révélée surtout à William Blake ; il la voulait très fortement dosée de théologie, mais sans le mécanisme des cultes établis, sans « le prêtre liant avec des ronces les joies et les désirs de l'homme », car il trouvait odieux qu'on essayât d'entraver l'énergie humaine et de lui faire suivre les voies artificielles et pénibles de l'abstinence. Personne comme Blake n'a chéri ses désirs. La vie de l'homme est sainte, disait-il, il faut qu'elle croisse et se dilate. Comme elle est, de plus, absolument inestimable, la guerre ne peut donc être qu'un sacrilège sans nom, en même temps qu'un gaspillage monstrueux. « Le gémissement du malheureux soldat saigne sur les murs des palais », écrivait-il en 1794.

D'autre part, si la vie trouve son expression parfaite dans l'amour, l'amour ne doit souffrir aucune contrainte, l'amour ne doit pas se cacher :

*Le semeur sème-t-il de nuit ?*

*Le laboureur laboure-t-il dans le noir ?*

Telle était l'alarmante profession de foi de William Blake. Et cependant cet homme si bizarrement emporté dans ses opinions, ce même Blake avait parfois des accès de douceur assez inattendus ; il embouchait alors le pipeau dont il tirait des airs naïfs ; il avait le tempérament pastoral du Parisien qui soupire après la campagne d'Argenteuil.

L'art de Blake forme le commentaire puissant de son œuvre écrite, et c'est peut-être le seul commentaire qui vaille. On est assez tenté de croire que les mystiques manquent de clarté intellectuelle et qu'ils prennent une chose pour une autre avec facilité. Cette erreur tient sans doute au symbolisme dont ils font usage et tombe d'elle-même pour peu qu'on veuille lire



attentivement les écrits des saints qui traitent de visions ; car s'ils se servent de symboles, il est à remarquer qu'une fois opérée la transposition du monde tangible au monde symbolique, ils ne mêlent jamais les images et gardent toujours les proportions qu'ils ont choisies. Pourquoi ? Parce que ces images sont pour eux l'exacte représentation de la vérité qu'ils contemplent. En fait, personne n'est plus précis qu'un mystique, et le mystique n'est pas un rêveur.

L'art de Blake apporte à cette idée l'appui d'une preuve nouvelle. Il est parfois mauvais, contrefait, difficile à apprécier, mais jamais confus, ni obscur. On suit une ligne tracée par Blake de son origine à son aboutissement, sans que l'œil hésite une seconde. Elle va sans faiblir ni se perdre, avec une sorte d'infailibilité.

Cette netteté de vision est l'essentielle qualité du dessin de Blake. Chaque objet s'isole à ses yeux par un contour tranchant et acéré, sans que l'ombre vienne jamais apporter ses adoucissantes modifications à la *ligne dure* que Blake aimait tant. L'ombre

en effet transforme les apparences des choses au point d'en altérer cet aspect le plus élémentaire qui en est comme la nudité. Elle est incompatible avec la vision du mystique et ce n'est pas en vain que l'Église l'assimile au mensonge, puisqu'elle déforme pour tout façonner à nouveau d'une manière artificielle. Le mystique n'aime pas l'ombre : il voit le monde à l'état d'épure, sec et nu sous les rayons droits d'une lumière flamboyante.

Si le mystique considère un homme, il le voit nu, parce que le vêtement est en quelque sorte un mensonge. De même, il pénètre tous les sentiments passagers qui l'agitent et découvre sa vraie nature morale. Il recherche, non point ce que cet homme paraît être, ce qu'il a été ou ce qu'il sera, mais ce qu'il est toujours, dans l'éternité. Il va plus loin que les accidentelles particularités du corps et de l'esprit et découvre cet être qui ne change pas, quelle que soit la profonde et multiple diversité des apparences sous lesquelles il se cache, et qui s'appelle non pas un homme, mais l'homme.

Il existe un art qui considère les apparences des objets et travaille à les rendre aussi exactement que possible ; mais comme les apparences sont d'une durée infiniment restreinte, l'art qui les représente ne peut satisfaire le mystique.

Or, il en existe un autre, tout d'intuition et de seconde vue, qui néglige les apparences et pénètre jusqu'à l'essence des choses qu'il considère, et le monde se révèle à lui comme un ensemble d'êtres et d'objets immuables sous l'éternel mouvement des apparences ; c'est le propre de la vision mystique : rien ne change aux yeux du Créateur, tout change aux yeux des hommes, et le mystique voit comme Dieu.

Ce mot de vision est celui qui vient nécessairement sous la plume lorsqu'il s'agit de Blake. Ses dessins font penser à des esquisses pour un Jugement Dernier. La terreur, le désespoir ou une joie furieuse s'y rencontrent souvent ; plus rarement, la méditation, le repos, ou tout ce qui participe d'un cœur tranquille. De toutes les impressions qu'ils donnent, la plus puissante est

celle de relief : les plans se précipitent du fond du tableau, les personnages se détachent et marchent sur vous ; dans le domaine du dessin, rien ne vient plus près de l'hallucination. Ajoutez le choix étrange des sujets. Ce ne sont que monstres, que vieillards horribles, qu'hommes et femmes nus, les cheveux hérissés d'effroi ; tout cela dans des nuées traversées de flammes, car rien n'est calme dans Blake, ni l'homme, ni la nature. Un perpétuel orage forme le fond de ce qu'il représente.

Beaucoup des dessins de Blake étaient destinés à illustrer ses poèmes, ou toute œuvre ancienne ou moderne dans laquelle il fût question de la Mort, du Ciel et de l'Enfer. Peut-être les plus remarquables sont-ils ceux qui accompagnent le *Livre de Job*. Jamais l'art de Blake n'a été plus sûr que lorsqu'il entreprit de traduire en images tout ce qu'il y a d'inquiet et de douloureux dans le vieux texte biblique. On reste confondu devant tel dessin qui représente les anges de Dieu chantant de joie parmi les étoiles, ou devant cet autre qui nous montre

Dieu parlant du sein de l'ouragan à des hommes prostrés de terreur, et l'on est tenté de demander, comme ce personnage de *Jane Eyre* : « Qui donc lui a appris à dessiner le vent? »

Enfin, Blake nous a laissé un certain nombre de dessins dont nous savons qu'ils ont été faits directement d'après des visions. Blake y travaillait sans hâte et sans fièvre : on le voyait dessinant avec soin, levant les yeux de temps en temps vers un point de l'espace où d'autres ne distinguaient rien : parfois il s'interrompait pour dire : « Ah. il est parti », et il passait à autre chose de la façon la plus naturelle.

Beaucoup de ces dessins sont épouvantables ; ils ont fait croire que Blake recevait la visite de démons. L'un d'eux est trop singulier pour que je n'essaye pas d'en donner une idée. Cela s'appelle *Le Spectre de la Puce*. Dans l'ombre d'une sorte de corridor, le spectre se glisse, énorme et lourdement bâti. Sa tête est minuscule et jetée en avant avec un air de curiosité. Il tire la langue. Son cou disparaît dans des épaules puis-

santes, et, comme une natte de cheveux, les vertèbres saillent sous le cuir foncé de la nuque et du dos. Une petite lame de forme cruelle brille aux doigts de la main gauche, tandis que la droite tient un bol destiné à recueillir le sang. Les pieds posent à plat sur le sol et donnent à la démarche du monstre quelque chose d'irrésistible. L'ensemble évoque la surnoiserie et la force dans ce qu'elles peuvent avoir de plus atroce. C'est ainsi que Blake voyait la puce, telle peut-être que la voit Dieu.

Toutefois, il serait bien difficile de dire quels dessins de Blake sont dus à des visions. Peut-être le sont-ils tous dans des mesures différentes. Il a vu et dessiné Édouard le Confesseur et l'architecte des Pyramides. Rien n'empêche de croire qu'il ait vu également Ariel, ou Joseph d'Arimathie, ou même les Anges du Jugement tels qu'ils nous les a représentés. Dès lors, la vie de Blake revêt une étrange grandeur. Certains ont déploré l'obscurité dans laquelle il vécut jusqu'à sa mort. Peu de gens le connaissaient, en effet, et d'ailleurs

comment aurait-il plu à un monde en retard sur lui de près d'un siècle ? Cependant, pauvre et mal apprécié comme il était, peut-on le plaindre ? On ne plaint pas un homme qui voit tous les jours des anges et des génies, qui leur parle, dont la maison est pleine de tout ce que la terre et le ciel ont de plus beau et de plus fort. On plaint Johnson battant la semelle dans une rue glaciale, faute de trouver un endroit où poser sa tête ; on ne plaint pas Blake, quelque infortune qu'il ait eu à souffrir.

« Je serais fâché d'avoir la gloire terrestre, écrivait-il un jour, car toute gloire matérielle acquise par l'homme diminue d'autant sa gloire spirituelle. Je ne veux rien. Je suis très heureux. »

Il nous a dit qu'il était venu au monde comme un démon caché dans un nuage. *Like a fiend hid in a cloud.* *Fiend* est un terrible mot saxon ; il signifie celui qui hait, c'est le *Feind* germanique, c'est Blake. Il haïssait et il aimait à la fureur parce qu'il haïssait profondément. Cette passion le

consuma. Nous le connaissons mal, car il n'y a pas apparence qu'il soit jamais sorti de son nuage, et il n'est pas facile de le comprendre. Il faudrait pouvoir le deviner comme il devinait les choses secrètes, par la seconde vue, à défaut d'une révélation séraphique.

La mort le prit comme il chantait à gorge déployée, s'interrompant pour dire à sa femme : « Ma bien-aimée, ils ne sont pas de moi. » C'est ainsi que le Ciel emplissait sa chambre de sa présence et lui criait à l'oreille les chants qu'il répétait de sa voix puissante.



## CHARLES LAMB

(1775-1834)

*J'exprimai la crainte que, si je m'établissais à Londres, le délicieux plaisir que j'éprouve à visiter cette ville de temps en temps ne diminuât, et que je ne finisse par m'en lasser. Johnson : Un homme qui tant soit peu prétend à l'esprit ne consentira jamais à s'éloigner de Londres. Non, lorsqu'un homme a assez de Londres, il a assez de la vie, car on trouve à Londres tout ce que la vie peut donner.*

BOSWELL. *Vie de Johnson. Année 1777.*

Il en est de Charles Lamb comme de tant d'écrivains qu'il aimait : jamais ils ne passeront la Manche. Connaît-on Izaak Walton et Sir Thomas Browne ? Connaît-on Charles

Lamb ? Peut-être n'apportent-ils pas grand chose de neuf, des réflexions, quelques essais. Sans ambition littéraire, l'un médecin, l'autre employé et cet autre pêcheur à la ligne, ont-ils demandé qu'on retienne leurs noms ? Ils seraient bien surpris de les voir ici, à cent ans de distance au moins, sur la page d'un livre français. En Angleterre cependant, leur place est sûre et il n'est pas probable que l'oubli les atteigne de longtemps, mais ce sont des gloires d'un culte restreint.

Charles Lamb naquit au cœur de Londres, dans cette partie de la ville où les *pauvres soldats du Temple de Salomon* s'étaient établis autrefois et où ne vivaient plus guère que des hommes de loi et des écrivains. Son père était factotum chez un riche et généreux avocat, Samuel Salt, qui accordait à John Lamb et à sa famille la jouissance de tout un étage de sa grande maison. Ce fut là que grandit l'enfant, en vue de la Tamise et des jardins du Temple. Il était si maigre et d'une constitution si délicate qu'on désespéra d'abord un peu de lui : il ne devait

jamais être robuste ; toute sa vie, il fut grêle, petit, avec des jambes fluettes au point de paraître *immatérielles*, comme il disait lui-même, et l'on n'imagine pas qu'il eût très bon air, à vingt ans, dans ses vêtements de drap noir, malgré la grâce et le charme de la tête aux cheveux bouclés.

Sa sœur l'adora dès les premiers jours. Elle avait neuf ans de plus que lui. C'était une jeune fille timide, un peu mélancolique, à qui l'on demandait quelquefois, en remarquant son air absorbé : « Mais à quoi penses-tu donc, Mary ? Que se passe-t-il donc dans ton pauvre cerveau ? » Elle prodiguait à son frère un amour exclusif et jaloux. Toute la journée, on les voyait ensemble, et ils allèrent à la même école, elle chez les grandes, lui chez les petits, tout près de Crown Office Row où habitaient leurs parents ; là une vieille dame enseignait à lire, qui se rappelait avoir connu Goldsmith et montrait parfois un exemplaire du *Village abandonné* dont l'auteur l'avait jadis honoré.

Lorsqu'il eut attrapé au hasard des

heures de classe quelques rudiments de sa langue, Charles fut initié par sa sœur aux mystères de la littérature. Depuis longtemps déjà, Mary avait fouillé la maison natale et découvert la *librairie* de Samuel Salt ; il n'y a pas lieu de croire qu'elle était riche, mais elle suffisait à la jeune fille, car, outre les gros livres sans intérêt qui composent la bibliothèque de tout homme de loi, elle en contenait d'autres où il était question de sorcières brûlées vives et de chrétiens torturés par les papistes, et ceux-là exerçaient un mystérieux empire sur son esprit inquiet et rêveur. Elle aimait les histoires cruelles. Peu s'en fallut qu'elle ne fit partager ses goûts à son jeune frère, mais à peine avait-il appris à reconnaître les livres amusants des livres ennuyeux dans la bibliothèque de l'avocat, qu'on le fit entrer à Christ's Hospital. Il n'avait que sept ans et dut mettre, comme tous les petits garçons de cette fameuse école, une petite soutane bleue serrée à la taille par une ceinture rouge et juste assez courte pour qu'on pût voir les bas jaune vif. C'est ainsi qu'on

vêtait et qu'on vêt encore, je crois, les écoliers pauvres ou orphelins de la ville de Londres, et c'est sous cet aspect saugrenu qu'ils apparaissaient à William Blake, lorsque, chantant à Saint-Paul, ils excitaient en lui l'amour et la pitié, et lui faisaient tancer l'Angleterre.

A Blue Coat School, le régime était dur. L'impitoyable discipline n'avait pas changé depuis le temps de Henri VIII et l'on jetait les insubordonnés au cachot. Lamb nous a raconté l'histoire d'un écolier que l'on marqua au fer rouge. Lui-même n'eut jamais à souffrir de mauvais traitements ; on le ménageait par crainte du puissant Samuel Salt qui le couvrait de sa protection ; du reste, on eût hésité à punir un enfant aussi frêle : il n'y avait qu'à regarder ses jambes pour se rendre compte qu'une gifle l'aurait jeté à terre.

La nourriture du collège se composait principalement de bœuf bouilli non assaisonné, et souvent les plats retournaient intacts à la cuisine pour reparaître le lendemain avec une tranquille obstination ; alors

les affamés avalaient cette chair fade avec une grimace de dégoût. Seul Charles mangeait à peu près à sa faim, car sa tante, la vieille Hetty qui lui faisait peur autrefois quand, la surprenant à marmonner ses prières, toute seule dans la pénombre, il la croyait en conversation avec le diable, cette excellente femme lui apportait des gâteaux dans son cabas et lui faisait non plus peur, mais honte devant ses camarades. C'était une personne grave et pieuse qui lisait ses prières dans un livre catholique romain sans que ses opinions de bonne protestante en fussent affectées le moins du monde, et qui aimait Charles à en perdre le sens. Ses attentions, qui eussent très bien pu rendre son neveu ridicule aux yeux de ses pairs, ne parurent pas changer leur attitude envers lui. On l'aimait, on l'appelait non pas Charles, mais Charles Lamb, parce qu'il était doux et que son nom lui allait si bien. Très vite, il se lia d'une affection qui devait durer toute sa vie avec un garçon d'à peu près son âge, Samuel Taylor Coleridge. D'une nature moins heureuse que Charles,

Coleridge pleurait beaucoup à Christ's Hospital, ce que ses maîtres supportaient mal. « Enfant, lui dit un jour James Bøyer, l'un des plus redoutés d'entre eux, enfant, l'école est ton père ! Enfant, l'école est ta mère ! Enfant, l'école est ton frère ! L'école est ta sœur ! L'école est ton cousin germain, et ton cousin au second degré, et tous tes autres parents ! Ainsi, cesse de pleurer. »

Les classes se faisaient dans une immense salle où se réunissaient tous les élèves sous la direction de deux maîtres qui se chargeaient l'un des grands, l'autre des petits. Seule une ligne imaginaire séparait la classe des grands de la classe des petits, en sorte que tout ce qui se disait chez les uns s'entendait chez les autres ; et il y aurait eu quelque confusion, sans doute, si l'un des deux maîtres n'eut été fort silencieux et tout à fait indifférent au sort de ses élèves. Par bonheur, c'était le maître de Charles. Il s'appelait Field, et selon Charles Lamb c'était à la fois un gentleman, un érudit et un chrétien, heureux mélange qui faisait de lui l'homme le

plus doux de la terre. Rarement il se servait de la gaule. Parfois il s'absentait des journées entières, et l'on ne s'en apercevait pas. Cependant, ses élèves devenaient experts dans l'art de faire sauter des pois au bout de tubes de métal, et de découper des cadrans solaires dans du papier. Souvent, de terribles éclats de voix leur parvenaient de l'autre partie de la salle : c'était James Boyer, le maître des grands, qui tonnait. James Boyer avait deux perruques qui correspondaient à deux états d'âme : l'une, propre et bien poudrée, annonçait la sérénité et toute la bienveillance dont était capable cet homme pédant et cruel ; l'autre, sale, décolorée, portait la consternation dans les rangs des élèves, car il ne la mettait que les jours de colère et pour fouetter les inattentifs ; alors, il envoyait demander à Field de lui prêter ses verges, et comme on les lui remettait, il ne manquait pas de remarquer avec un sourire d'ironie qu'elles étaient en excellent état.

Ces années furent heureuses pour Charles Lamb. En été, on l'envoyait dans le Hert-



fordshire, à Blakesware, où sa grand'mère possédait une vieille maison à sept pignons entourée d'un très grand jardin. Là, il retrouvait sa sœur qui le serrait dans ses bras à l'étouffer, parlait et jouait avec lui sans cesse.

Comme on avait défendu au petit garçon de sortir du jardin, il s'imaginait que les eaux tranquilles qu'on apercevait entre les arbres étaient celles d'un grand lac romantique et inexploré, et il apprit plus tard avec un étonnement mêlé peut-être de tristesse que ce n'était qu'un ruisseau.

La maison le retenait comme par un charme. Elle était meublée à l'ancienne mode et tout historiée de tapisseries à sujets mythologiques, On y voyait aussi, dans une antichambre pavée de marbre, les douze Césars romains, en médaillons, et dans toute la maison des portraits de famille sans nombre. L'émerveillement de Charles ne cessait pas : il n'y avait pas un tableau, pas un meuble qui ne fût en quelque sorte magique et ne le fascinât ; c'est pourquoi le ruisseau restait un lac. En 1822,

Lamb fit un voyage à Blakesware dans l'espoir d'y retrouver des souvenirs. Mais il chercha en vain les sept pignons au-dessus des arbres : il y avait longtemps que sa grand'mère était morte, et l'on démolissait sa maison.

Charles avait quinze ans et il venait à peine de faire connaissance avec les méthodes de James Boyer, lorsqu'on le retira de Christ's pour le faire entrer à la South Sea House qui était une dépendance de la grande India House. On ne sait pas d'une façon précise ce qu'il pouvait y faire. Peut-être tenait-il des livres, bien que de son propre aveu il n'entendît jamais grand chose à l'arithmétique. Du reste, il n'avait que de très vagues et très incohérentes connaissances générales et, comme beaucoup dans son cas, il en était fier. Il se vantait qu'on ne pût jamais lui faire comprendre la deuxième proposition d'Euclide et de ce qu'il n'avait pas en géographie de notions plus précises qu'un écolier après six mois d'école. Cette orgueilleuse ignorance n'empêcha pas qu'on acceptât ses services, un

peu plus tard, à l'India House et qu'on l'y gardât trente ans. Samuel Salt avait obtenu pour lui cette situation assez enviée. Ce fut le dernier bienfait du brave homme, qui mourut en 1792. Charles avait juste dix-sept ans.

Salt mort, il fallut déménager. Alors commença cette longue pérégrination d'appartement en appartement qui est un des côtés les plus odieux de la vie citadine. Lamb changea huit fois de logement. Ce n'est pas beaucoup pour une vie entière si l'on songe que maintenant l'on déménage, en moyenne, tous les six ou sept ans ; nous ne nous établissons nulle part ; nous quittons notre domicile précisément lorsque nous devrions nous accoutumer à lui et l'aimer. « Les dieux lares sont lents à pénétrer dans une maison », écrivait Lamb, un jour qu'il venait de s'installer dans un nouvel appartement ; et il disait volontiers qu'il était mort autant de fois qu'il avait déménagé, et qu'on retrouverait un peu de sa chair aux murs des maisons qu'il avait habitées.

La famille loua un appartement à l'en-

droit où Trinity Church s'élève aujourd'hui. Les pièces n'en étaient pas grandes et la belle maison de Samuel Salt paraissait un rêve ; de plus, l'exiguïté du logis rapprochait des personnes qui ne s'entendaient pas toujours, et rendait d'autant plus sévère la réalité présente.

Mrs Lamb était une grande femme dont on disait souvent qu'elle ressemblait à la fameuse Mrs Siddons ; elle était assez froide et parlait peu, mais elle usait avec tout le monde d'une politesse peut-être excessive. La vieille Hetty, de nature plutôt brusque, méprisait ces belles manières qu'elle jugeait hypocrites. Il en résultait des dissensions pénibles entre les deux belles-sœurs. John Lamb devenait vieux et difficile à vivre. Quant à son fils aîné, John, il avait suivi d'autres voies, pour employer l'euphémisme de Charles ; c'était un beau garçon, égoïste et faible, que l'on avait beaucoup gâté et en qui était fondé tout l'espoir de sa famille, mais il y avait longtemps qu'il avait quitté ses parents pour vivre seul, et il n'apparaissait que pour donner de bons conseils. Mary

s'occupait de couture, ajoutant ainsi ce qu'elle pouvait aux quelque cent livres que gagnait Charles annuellement. Bien qu'elle n'eût pas loin de trente ans, elle n'avait pas beaucoup changé depuis le temps où elle expliquait à son jeune frère les tapisseries de Blakesware : elle était pâle, avec un regard placide un peu triste, mais plus forte et plus virile d'aspect que Charles.

Telles étaient les circonstances dans lesquelles vivaient les Lamb, lorsque, en janvier 1796, Charles dut s'absenter un mois. A la fin de cette période, il écrivit à son ami Coleridge une lettre mémorable dont voici quelques mots : « Ma vie a changé quelque peu dernièrement. Les six semaines qui ont terminé l'année dernière et commencé celle-ci, votre serviteur les a passées à l'asile de fous de Hoxton. Je suis devenu plus raisonnable maintenant et ne mords personne. » Il se remit complètement et ne souffrit plus d'attaques de ce genre, mais une autre épreuve l'attendait.

Le 26 septembre de la même année, Mary fut elle aussi prise de folie ; cela vint très

subitement : elle tenta d'abord de tuer une petite fille qui l'aidait dans ses travaux de couture, et elle la poursuivit un couteau à la main ; mais l'enfant s'échappa et ce fut Mrs Lamb qui reçut le coup en plein cœur. La vue du sang ne fit que mettre en fureur la malheureuse démente qui s'élança sur son père et le blessa au front : elle l'eût également tué si Charles n'était intervenu. On put la maîtriser, et elle fut, à son tour, envoyée à Hoxton.

L'abattement où Charles fut plongé n'eut pas raison de ses facultés, ainsi qu'on eût pu le craindre, ni de son courage. Mrs Lamb fut enterrée, et l'on se demanda ce que deviendrait sa fille. Les conseils ne manquèrent pas. Le frère de Charles jugeait raisonnable qu'on l'internât à Hoxton pour le restant de ses jours. « Pense à ton confort avant tout », disait-il à Charles. Mais Charles s'indigna. Puisque la loi ne permettait pas qu'on laissât vivre une femme reconnue irresponsable et dangereuse, ce serait lui qui la prendrait sous sa charge. Il paraissait si résolu qu'on céda.

Du reste, Mary allait mieux déjà. Elle avait recouvré l'usage de ses facultés, et se rendait compte que, dans le drame qui avait ensanglanté sa maison, elle n'avait pas été autre chose que l'« instrument inconscient de la justice divine », justice terrible et impénétrable. Elle était donc calme et sa douleur était sereine. A l'asile, elle répétait avec une résignation aussi émouvante qu'un violent désespoir qu'elle finirait sa vie sans doute chez les fous ; mais elle ne resta pas longtemps à Hoxton, et elle fut envoyée à Islington. Elle demandait sans cesse qu'on lui fît parvenir des livres.

Cependant, l'appartement de Little Queen Street était devenu odieux à ses habitants. Des amis de la famille reçurent chez eux la vieille tante de Charles. Charles lui-même et son père allèrent s'installer à Pentonville, dans Londres, et tant bien que mal leur existence reprit.

Avec une morne assiduité il se remit au travail à son bureau de l'India House. A cette époque, l'India House jouait un rôle d'une extrême importance ; par elle, les

ressources de l'Orient affluaient dans les Iles Britanniques, sans elle la nation faisait faillite. Elle était pleine de souvenirs et résonnait encore des noms de Clive et de Warren Hastings. C'était un énorme bâtiment dans le style grec avec un porche à colonnes ioniques et un fronton triangulaire surmonté de figures à casque et à bouclier. Les curieux savaient que dans les sous-sols de ce placide et magnifique édifice se voyaient des chaînes d'une grosseur à faire frémir, des escaliers secrets, des poternes par où l'on introduisait, pour les envoyer ensuite aux Indes, les malheureux racolés dans les quartiers pauvres de la ville. Au-dessus de ces épouvantables geôles travaillait, ennuyé ou serein, mais ignorant des terreurs qui s'agitaient sous ses pieds, l'employé Lamb.

L'année 1797 ne lui fut pas heureuse. « On meurt bien des fois avant de mourir », écrivait-il plus tard, et cette parole se vérifia en lui avec une rigueur extraordinaire. Il y a quelque chose qui fait presque sourire dans la série des malheurs qui s'abattaient



sur Lamb ; on dirait qu'ils épuisent les sources de la pitié et qu'ils touchent à une sorte de comique lugubre. La vieille Hetty était revenue vivre avec son neveu, mais à peine l'avait-on installée à Pentonville qu'elle mourut. Mary était revenue également et la vie, après tant de tristesses, s'annonçait meilleure, quand un jour Mary se sentit moins bien ; elle craignit qu'une crise ne la reprît et, en pleurant, elle dut demander à son frère de la reconduire à l'asile. Elle y resta un mois.

John Lamb s'était vite remis de sa blessure, mais ses facultés baissaient de plus en plus. Il errait par la maison du matin au soir, inoccupé, ne sachant que faire de son temps, guettant le retour de son fils pour jouer aux cartes avec lui. Ces parties excédaient Charles qui rentrait brisé de fatigue et d'ennui et n'aspirait qu'à dîner en paix, à dîner seul, et se coucher.

« Si vous ne voulez pas jouer aux cartes avec moi, demandait son père, pourquoi donc rentrez-vous ? » Alors, sans répondre, Charles battait les cartes. La mort le délivra

de cette tyrannie. John Lamb mourut l'année suivante.

En 1800, Lamb dut déménager de nouveau. Son propriétaire ne voulait pas chez lui de meurtriers et de fous, et les Lamb, Charles et Mary, étaient stigmatisés.

« Mary ira mieux, écrivait Lamb, mais elle sera toujours sujette à ces rechutes, et cela est affreux. Le moindre de nos maux n'est pas qu'on connaisse notre histoire dans le voisinage. Nous sommes en quelque sorte *marqués*... Je suis complètement naufragé. Ma tête me fait mal. Je souhaiterais presque que Mary fût morte... »

Un ami de collège leur offrit l'hospitalité chez lui, à Chancery Lane.

Une lecture de la correspondance de Lamb est indispensable si l'on veut connaître l'homme, et c'est l'homme en Charles Lamb qui intéresse le plus. Le plus grand nombre de ses lettres s'adressent à Coleridge, beaucoup à Wordsworth et à Hazlitt, c'est-à-dire à trois des personnes les plus remarquables de son époque. Il leur écrit comme

à des égaux, avec la plus grande simplicité, mais sans fausse honte. S'ils lui envoient de leurs œuvres, il leur dit ce qu'il en pense sans ménager leur amour-propre. On peut toujours compter sur Lamb si l'on veut une opinion franche, mais aucun souci de politesse ne la lui fera adoucir, si elle est sévère, car il tient à son opinion comme d'autres tiennent à leur bien. « Les opinions sont une forme de la propriété », dit-il. Il a au plus haut degré le sens de la beauté littéraire et presque toujours, il fait pencher la balance du côté de la critique. Bien des fois, il a accusé Coleridge de galimatias, et Coleridge n'en a pas moins continué à lui soumettre ses vers, parce qu'il a compris la valeur d'un jugement comme celui de Lamb. Avec Wordsworth, Lamb est un peu plus timide ; il le connaît moins bien, mais il est ferme et il se moque doucement des petits défauts du poète.

C'est encore à lui qu'il faut venir dans les difficultés. Personne n'est plus charitable. S'agit-il de quelqu'un qui cherche en vain une situation ou d'un auteur qui

n'arrive pas à se faire publier, il n'a de cesse qu'il n'ait remédié à ces maux. Il n'a pas d'argent et les éditeurs ne le connaissent guère, mais il a des amis à qui il écrit, qu'il harcèle jusqu'à ce qu'il ait obtenu ce qu'il veut.

Seule, la faiblesse morale l'impatiente et le décourage, et la sienne tout d'abord. Vingt fois, il a essayé de se défaire de l'habitude de fumer et de boire ; il sait combien sa sœur en souffre, et il lutte avec lui-même sans relâche, mais sa faiblesse est plus forte que ses résolutions. Il lui arrive de fumer dix pipes en une soirée ; d'atroces maux de tête l'en punissent, et le voilà incapable d'écrire pendant plusieurs jours. Le remords l'assombrit. Suit une période d'abstinence ; le calme revient et, avec le calme, l'oubli. Un soir, comme il s'assoit dans son fauteuil pour relire une pièce de Fletcher ou quelques pages de Walton, il étend la main vers sa pipe, il la bourre ; le geste est machinal. Et il passe des heures délicieuses dans un nuage de fumée.

De même, il est grand amateur de bonne

chère, et il pousse des clameurs de joie lorsque Wordsworth ou Coleridge lui font cadeau d'un jambon ou d'un canard. Dans toute l'Angleterre, personne n'entame la dinde de Noël avec un plaisir plus vif, ni d'une main plus adroite.

Mais il a une autre passion d'un ordre plus spirituel et qui domine sa vie entière. Il aime les livres, les vieux livres, bien entendu, car après 1670 ce qu'on a écrit ne compte guère, n'est-ce pas ? Il hante les bouquinistes, il guette leurs achats. Parfois, il découvre un livre qu'il cherchait depuis longtemps mais, hélas, le prix en est cher, et Lamb est pauvre. Qu'à cela ne fasse. Il se privera de manger à sa faim quelques jours, il fumera moins. Et pendant une semaine il ne vivra pas : chaque après-midi, à la sortie du bureau, il volera chez son bouquiniste. Le livre y est-il encore ? Dieu soit loué ! Il n'a pas quitté sa place. Enfin, il l'achète, il le rapporte chez lui comme une proie. La vie est bonne.

Cependant, vous lui demandez de vous montrer ses livres. Croyez bien qu'il ne se

fait pas prier. Il vous mène dans la pièce où il travaille. Surprise. Quoi, c'est donc là cette fameuse bibliothèque dont il est si fier, ces livres qu'il met au-dessus de tout ce qu'il possède au monde ? Mais ils sont sales, déchirés ; les dos manquent, des cornes, des piqûres, des taches de toutes sortes en défigurent les pages. Lamb rit.

« C'est mon régiment en lambeaux », dit-il.

Et Mary s'approche à son tour.

« C'est son pain quotidien », ajoute-t-elle.

« Mais comment donc vous y reconnaissez-vous ? demande le visiteur. Pas un volume n'a son étiquette. »

« Comment ? fait Lamb. Comment le berger reconnaît-il ses brebis ? »

Et si l'on remarque des grains de tabac entre deux pages :

« Soyez sûr que le passage est bon, dit-il, je l'ai lu souvent. »

Il est bien où il est. Il ne veut pas vivre autre part qu'à Londres. Où y a-t-il des bouquinistes comme à Londres ? A Londres, il aime tout : les rues et leurs devantures,

la foule, les cloches, les voitures, l'énorme animation de cette ville noire, et jusqu'à la laideur du vice autour de Covent Garden, jusqu'aux ivrognes et aux prostituées, jusqu'à la boue des ruisseaux. C'est une pantomime et une mascarade qu'il observe sans jamais s'en lasser.

Bien différent cet autre promeneur que Lamb aurait pu rencontrer autour de Westminster ou le long de la Tamise, le regard levé vers les étoiles ou posé sur la foule avec un mélange de pitié et de fureur. Celui-là n'a pas de mots assez amers pour parler de la ville, et je ne peux m'empêcher de lui laisser dire lui-même ce qu'il en pense, tant le contraste est violent entre la Londres de William Blake et celle de Charles Lamb :

*J'erre à travers toutes les rues...  
le long de la Tamise,...  
et dans chaque visage je découvre  
des marques de faiblesse, des marques de douleur*

*Dans le cri de chaque homme,  
dans le cri d'effroi des enfants,  
dans chaque voix, dans chaque insulte,  
j'entends les fers que l'esprit a forgés.*

*Le cri des ramoneurs*

*consterne les églises noircissantes,  
et le soupir du malheureux soldat  
coule sanglant sur les murs des palais.*

*Mais, surtout, dans les rues de minuit, j'entends  
la malédiction de la jeune prostituée  
flétrir les larmes de l'enfant nouveau-né  
et couvrir de plaies le corbillard du mariage.*

Cependant, Blake n'aime pas les livres comme les aime Charles Lamb, il n'a pas d'amis comme Coleridge qui viennent fumer avec lui, après dîner, autour d'un carafon de gin. Il est né dans un esprit de révolte, il est heureux, mais il est mécontent de bien des choses. Charles Lamb n'a point de visions, il n'a jamais vu Dieu, ni Ezéchiël, ni même le fantôme d'Albion. La vie ne l'a pas épargné ; il a vite compris que le plus sage était de se résigner, de tempérer son désespoir avec de petites joies et d'humbles plaisirs, et c'est ce qu'il a fait. Il n'est pas toujours heureux, mais il n'est pas mécontent, et il remercie Dieu des jours de paix dont Il permet qu'il jouisse.

Au bureau, le temps lui pèse. Il y tra-



vaille de dix à quatre heures, les meilleures heures de la journée, et il peste en copiant des listes de marchandises : indigo, coton, café. Il ne pense qu'au moment où il pourra se promener en ville et rentrer chez lui pour retrouver son livre, parler à sa sœur et s'asseoir avec elle devant un bon, un assez bon dîner.

Sans Mary, il lui semble qu'il n'existe pas. Lorsqu'elle est obligée de quitter la maison pour aller à l'asile, Charles n'a plus de goût à rien. Toute sa vie s'en va de lui, dit-il, et il n'est plus qu'un imbécile (lettre à Dorothy Wordsworth, 14 juin 1805). Il n'ose penser de peur de ne pas penser juste, tant il a l'habitude de se remettre à elle du soin de toute chose. Elle est plus sage que lui, croit-il, et meilleure ; elle partagerait avec lui la vie et la mort, le Ciel et l'Enfer ; elle ne vit que pour lui. C'est un ange. Aussi, lorsqu'il s'aperçoit qu'elle n'est pas bien, lorsqu'il devine à certains symptômes que dans quelques jours, il va falloir fouiller dans l'armoire pour en sortir l'odieuse camisole, il prend peur, il devient irritable,

et sa brusquerie précipite la crise qu'il redoute. Alors il tombe dans un affreux désespoir, il s'accuse de tourmenter sa sœur. il souhaiterait presque qu'elle fût morte. Et cela se passe une fois par an au moins, parfois plus souvent. La menace est toujours là, et toujours elle se réalise.

Cependant, leur vie devenant plus calme. Charles et sa sœur rassemblaient des amis autour d'eux, en un cercle qui grandissait avec les années. De temps en temps, Coleridge venait passer quelques jours en leur compagnie. C'était un jeune homme indolent, écrivain extrêmement doué, mais qui s'attelait à des tâches énormes quitte à les abandonner d'un seul coup, lorsque le courage lui manquait. De terribles accès de mélancolie le prenaient et il était alors persuadé qu'il allait mourir. « Adieu, Charles Lamb, écrivait-il un jour dans un livre que son ami lui avait prêté, je n'ai plus que quelques semaines à vivre. » Et il ne mourait jamais ; il était gras, le visage rond, l'air maussade, mais quand il récitait ses poèmes, quelque chose de céleste passait sur ses traits,

dit-on. A cette époque, il écrivait une traduction de *Wallenstein*, et on le voyait dans le salon des Lamb, vêtu d'une robe de chambre qui lui donnait l'aspect d'un magicien, le front soucieux devant ses livres et ses papiers.

Son grand plaisir était de parler. Souvent, il allait à la taverne de *Salutation and Cat*, avec Lamb et le poète Southey, et là, devant un auditoire attentif de fumeurs et de buveurs, il se lançait dans de longs monologues qui ravissaient tout le monde. Le propriétaire de la taverne lui offrit de ne jamais lui faire payer sa bière s'il consentait seulement à parler ainsi chaque fois qu'il viendrait.

« M'avez-vous jamais entendu prêcher? » demandait un jour Coleridge à Lamb.

« Mais C... C... Coleridge, répondit Lamb avec un sourire malicieux et la petite hésitation qu'il avait toujours dans la voix, je ne vous ai jamais entendu faire autre chose. »

Il était connu déjà. Plus riche que Lamb, il semblait devoir être heureux ; cependant,

une inquiétude perpétuelle l'empêchait de jouir de la vie. Il ne se trouvait bien nulle part et voyageait beaucoup, comme pour s'évader de lui-même, mais les craintes et les ennuis de cet homme compliqué voyageaient partout avec lui. Il prenait des drogues : le laudanum l'apaisait quelquefois sans jamais le guérir de son désespoir. et il traînait une existence découragée à travers l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie. Jadis son ambition avait été de fonder une république idéale sur les bords d'une rivière américaine ; il avait même trouvé la femme qui l'accompagnerait dans sa mission, mais l'argent avait manqué. et plus encore que l'argent, l'énergie. Maintenant, il ne restait plus que le souvenir amer de ces projets de jeunesse et un affreux dégoût de la vie.

Pour Lamb, toute âme était belle ou intéressante par certains côtés, quelque froide, ou difficile, ou déplaisante qu'elle pût sembler d'abord. Il s'agissait simplement d'explorer les cœurs avec persévérance et bonté pour découvrir cette qualité rédemptrice.

« Je ne peux haïr une personne que j'ai vue

ne serait-ce qu'une fois », disait-il. Ainsi s'explique l'extraordinaire mélange de caractères que l'on trouvait au foyer de Lamb. Il semble que tout ce que l'humanité a de bizarre à offrir se soit réuni chez lui, car il aimait l'humanité d'un amour sans limites, non point l'humanité idéale, dépouillée de ses vices comme celle que rêvait Coleridge, mais l'humanité telle qu'elle est, et la bête de préférence à l'ange. Un jour que Coleridge et Holcroft discutaient sur l'homme tel qu'il devrait être, Lamb les interrompit pour s'écrier : « Ah, donnez-moi l'homme tel qu'il ne devrait pas être ! »

Parfois, il recevait la visite d'un professeur de mathématiques de Cambridge, Thomas Manning. Aujourd'hui, il ne semble pas que Manning ait été autre chose qu'une sorte de génie improductif, mais il éblouissait Lamb. Impassible, taciturne, il n'ouvrait la bouche que pour parler de l'Extrême-Orient. La Chine le hantait. Enfin, il n'y tint plus. Il quitta Londres et gagna Paris où il apprit le chinois. Ce n'était pas assez : il quitta la France pour aller vivre en Tar-

tarie, et il y resta de longues années bien que Lamb le suppliât de revenir. « La vie passe, lui écrivait-il. Vos amis mourront, Saint-Paul tombera en ruines et vous ne me reconnaîtrez plus lorsque vous reviendrez. » Mais l'étrange Manning était sourd à ces cris.

Les rapports avec Wordsworth étaient intermittents, mais cordiaux. Wordsworth était d'un naturel pompeux et souriait rarement ; il attendait qu'on l'admirât et supportait mal qu'on le contredît. Il est difficile de croire que Lamb et lui plaisaient beaucoup. On prétend qu'un jour Lamb le prit par le nez, mais l'imagination se refuse à concevoir une chose aussi monstrueuse.

Lamb s'était également lié avec un jeune homme de Birmingham, Charles Lloyd. Ce Lloyd était un personnage de peu de valeur et peut-être ne vaudrait-il pas la peine qu'on s'occupât de lui s'il ne présentait assez bien une certaine mentalité de son époque. Son père, un Quaker, un fanatique sévère et glacé, l'avait élevé selon les principes d'une morale tellement rigoureuse qu'elle

avait produit l'effet contraire à celui qu'on désirait : au lieu d'en faire un Quaker, elle en avait fait un Romantique. Morose et sauvage, avec une fâcheuse tendance à l'épilepsie, Charles Lloyd paraissait destiné à mourir d'ennui dans un monde incapable de le comprendre. Une tristesse intéressante était répandue sur son visage et se communiquait à toutes les personnes qu'il approchait. On s'étonnait, en lui parlant, que la vie eût jamais pu sembler bonne, et l'on concevait un immense mépris de tout, un dégoût général de cette terre. Puis l'on doutait de soi et de ses meilleurs amis. Car, brochant sur le tout, Lloyd était mauvaise langue, et c'est à cause de lui que Lamb faillit se brouiller pour toujours avec Coleridge ; mais fort heureusement, il se libéra de la néfaste influence de Lloyd et, cessant de le voir, retrouva aussitôt le cœur de son vieil ami.

La Révolution était représentée chez lui en la personne de Holcroft qui avait été mis en prison en 1794 pour ses opinions libérales. Mais la peste jacobine ne faisait

pas trembler Charles Lamb ; ce qu'il demandait surtout à ses amis était d'être *humains*, peu lui importait qu'ils eussent en politique des idées scandaleuses.

De même, Godwin grossissait le nombre des forbans littéraires qui se côtoyaient dans le salon de Lamb, et c'est par Godwin que Lamb touche un peu à cet autre monde si différent du sien, le monde de Shelley et de Byron.

Godwin avait écrit un drame gongoresque dont Lamb avait composé l'épilogue. La pièce tomba. L'action en était languissante et la thèse, exposée en circonlocutions abstraites, n'intéressait pas le public anglais. Et puis, il s'y passait une chose inadmissible : on voyait, en effet, deux personnages en venir aux mains et se mettre d'accord au moment précis où l'on était en droit d'attendre un duel. Il faut être de sang anglais pour comprendre tout ce qu'une telle déception peut avoir d'insupportable ; mais Godwin n'aimait pas les duels. L'échec de cette pièce n'empêcha pas Charles Lamb d'en écrire une toute entière pour son compte.



Elle fut acceptée, jouée ; cependant, elle était d'une telle indigence que l'auteur la siffla avec le public.

Sans doute Mrs Godwin ne devait-elle pas souvent aller chez les Lamb. Charles l'appelle cette chienne de Mrs Godwin, expression plus forte en anglais qu'en français, et elle semble bien l'avoir mérité ; mais nous la retrouverons plus tard.

Hazlitt est l'un des plus fameux amis de Lamb, non des plus aimables. Lamb ne s'attacha jamais profondément à cet homme amer, bien qu'il admirât son œuvre littéraire. Hazlitt avait d'abord été peintre, mais il peignait si mal qu'il finit par s'en apercevoir, et il se mit à écrire. Son intolérance faisait de lui un invité difficile à amuser. A qui parlait-il chez Lamb ? A Manning, à Coleridge, et s'il était d'humeur à souffrir de mauvais jeux de mots articulés d'une voix incertaine, à son hôte.

Plus tard, Lamb devint l'ami de Thomas de Quincey, jeune, mais déjà marié et déjà opiomane, et connaissant déjà la moitié des livres de la terre. Des rumeurs singulières

couraient sur son compte et l'on disait qu'il faisait venir chez lui une quantité prodigieuse de livres : les bibliothèques n'étaient plus assez grandes, les pièces s'encombraient peu à peu ; on marchait sur des poèmes, on butait dans des romans, enfin les portes ne s'ouvraient plus, et jusqu'à la baignoire, tout était plein de livres. Alors Quincey quittait cet appartement et s'en allait ailleurs.

Une autre figure plus curieuse encore était celle de Thomas Griffith Wainewright. Beau, les mains chargées de bagues richissimes, la taille prise dans des gilets qui devaient inquiéter Brummel, il parlait d'art et de littérature comme un pré-raphaélite avant la lettre. Lamb l'appelait le bon Wainewright au cœur léger. La manie du bon Wainewright était d'empoisonner les gens. Dieu sait combien de personnes il tua. Il se défit de son oncle qui l'avait élevé, puis de sa belle-mère. Puis, comme sa belle-sœur, Helen Abercrombie, avait assuré sa vie pour dix-huit mille livres, il lui fit manger de la confiture à laquelle il avait mêlé un

poison hindou. Sa victime enterrée, il se présenta aux bureaux de la Compagnie d'assurances, en vain, du reste, car on soupçonnait quelque chose. Furieux, il passa la Manche, et pour se venger de la Compagnie, empoisonna un Anglais de sa connaissance qui habitait Boulogne et s'était assuré dans les mêmes conditions que Miss Abercrombie. Ensuite, Wainewright alla faire des croquis en Bretagne. « Sans doute, disait-il quelques années plus tard, en prison, la mort d'Helen Abercrombie fut affreuse, mais elle avait des chevilles si épaisses ! » Il finit au bagne. « Les natures communes ne me suffisent point, écrivait Lamb à Wordsworth, en 1822. Je n'ai que faire des bonnes âmes, comme on les appelle. Il me faut des *individus*. »

Le temps que lui laissaient ses amis et l'India House, Charles Lamb le donnait à son travail, le travail pour lequel il était né. Il n'en était pas à son premier livre. Déjà, il avait publié des vers assez négligeables, il faut le dire, et un conte, *Rosamund Gray*, qui faisait le bonheur de

Shelley. Puis il s'était livré, avec sa sœur, à la tâche ingrate de faire un livre pour enfants des pièces de Shakespeare. Ils écrivaient ensemble, assis l'un en face de l'autre, elle prisant, lui grognant et protestant qu'il n'arriverait jamais à bout de son sujet. Mary se chargeait des comédies et naviguait entre les écueils des situations équivoques avec une sorte de génie. Charles essayait d'ajuster les tragédies à l'esprit d'un enfant et corrigeait les fautes d'orthographe de sa sœur.

Le livre fini, on chercha quelqu'un pour l'illustrer. Godwin devait l'éditer. La terrible Mrs Godwin qui n'aimait pas Lamb et désirait lui nuire imposa Mulready, un artiste de son choix : on eût dit que la mission de cette femme était de tourmenter son prochain et de se mêler de tout ce qui ne la regardait pas. C'est ainsi que d'exécrables dessins se glissèrent entre les pages des *Contes de Shakespeare* ; quelques-uns, même, n'avaient rien à faire avec le texte. Leur seul mérite semble d'avoir été gravés par un homme de génie qui manquait d'argent,

William Blake. Charles et Mary hochèrent la tête en voyant ces planches et recommandèrent à chacun de leurs amis de les arracher de leur exemplaire.

Quoi qu'il en soit, cette œuvre est d'assez peu d'importance. Au mois d'août 1820, un essai d'un auteur inconnu sur *South Sea House* parut dans une revue de Londres qui réunissait des noms comme Hazlitt, Keats, Thomas de Quincey, Carlyle. L'essai en question était signé Élia. Il dut plaire et surprendre à la fois : on n'écrivait plus ainsi ; cette langue si délicate et si riche semblait transmise directement du temps où Milton composait ses sonnets, et cependant elle ne portait pas la trace de la moindre affectation, elle semblait l'idiome naturel d'un homme qui refusait de se conformer à l'esprit de son époque et ne se sentait à son aise que deux cents ans en arrière de tout le monde.

Élia, c'était Lamb, bien entendu. « Je laisse les vers à d'autres, écrivait-il un jour à Wordsworth, mais pour la prose, je m'y entends. » Pendant cinq ans, une fois par

mois, les *Essais d'Élia* se succédèrent. L'auteur y parle de tout ce qui le touche de loin ou de près. A peu près toutes les personnes qu'il a connues s'y retrouvent, depuis ses camarades de l'India House jusqu'à une certaine Alice W., dont Lamb était épris et qu'il ne put jamais oublier. Il s'est attaché à ne rien omettre de ce qui peut retenir l'attention du lecteur et fixer dans sa mémoire ces physionomies multiples. Ainsi, d'insouciantes bonnes femmes lisant leurs prières ou jouant aux cartes, et d'obscurs employés s'exerçant à la flûte sont entrés dans une espèce de gloire. Il n'est pas de vie où l'on pénètre mieux que celle de Charles Lamb, car il vous conduit lui-même, et il y prend un tel plaisir qu'on ne se défend pas de le suivre. Jamais il ne lui vient à l'esprit que l'on puisse ne pas s'intéresser comme lui aux robes que portait sa grand'tante, ni à la manière dont John Lamb faisait son punch, ni aux opinions de sa sœur en littérature, et cette candeur est irrésistible.

Cependant, ce nom d'Élia était celui

d'un vieil employé italien de South Sea House. Un jour, Lamb se proposa de lui faire une visite, de rire avec lui, de lui expliquer comment il l'avait rendu fameux à son insu. Mais à South Sea House il apprit que le vieillard était mort l'année précédente. « Alors, je suis le seul Élia », écrivit Lamb à un de ses amis. Il reste Élia jusqu'à la fin de sa vie, et c'est encore ainsi qu'on l'appelle dans son pays, *gentle Elia*, le doux Élia.

Brusquement, la vie de Lamb changea tout à fait. Mary, dont la santé se faisait plus délicate, souffrait des bruits de la rue et de toute cette agitation de la ville qui était presque la raison de vivre de son frère. Les visites la fatiguaient, précipitaient ses crises de démence. Il fallut quitter Londres. Ils s'en furent habiter une maison à Islington, c'est-à-dire aussi près de Londres qu'on pouvait l'être. La solitude et la tranquillité de ce village durent sembler affreux à Charles, mais il s'en accommoda par amour pour sa sœur. Il essaya de s'intéres-

ser au jardinage, apprit des noms de fleurs, émonda des rosiers. Mais l'intérêt factice de ces nouveautés disparut bientôt pour faire place à l'ennui des longs dimanches vides où personne ne vient, où le bruit d'une voiture ne fait qu'approfondir le silence de la route déserte.

Il allait toujours à l'India House, mais un jour vint où il put s'occuper exclusivement de littérature. Il y avait trente-trois ans qu'il l'attendait, trente-trois ans durant lesquels il avait vécu les plus belles heures du jour, de dix heures à quatre heures, enfermé dans un bureau noir et lugubre, perché sur un escabeau, emplissant de gros livres de mots sans intérêt, tabac, thé, indigo, coton. Le 10 avril 1825, il envoya sa démission à la Compagnie. On l'accepta et on lui fit, c'était imprévu, une rente annuelle des deux tiers de ses émoluments d'employé. Cette faveur inespérée transporta Lamb de bonheur. « Je rentre chez moi *pour toujours*, écrivit-il, c'est comme si je passais de la vie à l'éternité. » Il pouvait vivre confortablement, aller au théâtre, acheter les



livres qu'il désirait... Il s'ennuya. Un matin, il retourna à son bureau, et regarda avec envie les cinq scribes et leurs cinq plumes d'oie courant sur les grands livres.

Depuis l'âge de seize ans, il avait été condamné à passer toute la journée dans une sorte de prison, et il n'avait cessé de maudire son sort. « Oh ! quelques années entre le bureau et la tombe ! » gémissait-il. Un homme appelle son temps le temps dont il peut disposer comme il veut. Quand donc aurai-je du temps à moi ? »

Et maintenant qu'il avait ce temps, il ne savait qu'en faire. Il se revoyait à l'India House, en train d'écrire à ses amis, hâtivement, car il avait peur d'être dérangé. A présent, il pouvait leur écrire à loisir, mais ce n'était plus la même chose. Autrefois, il s'amusait à imaginer tout ce qu'il ferait entre dix et quatre heures, s'il était libre : visites aux libraires, à ses amis, travail, lecture... A quoi rêvait-il donc ? Il était libre, mais il avait cinquante ans, et sa jeunesse était morte.

On eût dit que le repos ne lui valait rien.

Il se portait mal ; des accès de fièvre le faisaient souffrir et l'empêchaient de travailler. Mary qui s'inquiétait beaucoup de lui se ressentait de ces indispositions, tombait malade à son tour.

— Comment vas-tu ? lui demandait Charles.

— Et toi, comment vas-tu ?

Et ils éclataient en sanglots.

Autour de lui mouraient beaucoup des personnes qu'il avait connues. Les gens, même ceux qu'il n'avait pas aimés, devenaient le pauvre Untel, et le pauvre Untel. Cependant, Lamb, le pauvre Untel, c'est toi qui restes.

Il continuait à combattre ses habitudes de fumeur. « Sûrement, disait-il, il doit y avoir un monde où je triompherai de moi-même. » Un jour, il faisait une promenade avec William Hone, à Hampstead Heath. Hone prisait énormément, de même que Lamb. Comme ils s'entretenaient de ce sujet, ils tombèrent d'accord qu'il était indigne de priser autant qu'eux, et s'exhortant tous deux à s'affranchir de leur servitude, ils

lancèrent leurs boîtes de tabac dans les bruyères. La nuit venue, Lamb, un peu honteux, s'en fut chercher la sienne dans les broussailles de Hampstead Heath, et comme il marchait courbé en deux, il heurta quelqu'un dans l'obscurité : c'était Hone qui cherchait sa boîte.

Une amitié nouvelle consolait Lamb de l'absence de Londres. Il avait fait la connaissance d'une petite fille de dix ans dont la grâce l'avait enchanté ; elle s'appelait Emma Isola et comme elle était orpheline. Charles et Mary se chargèrent de son éducation. Charles lui apprenait le latin et Mary la couture.

Cependant, le calme d'Islington n'était que relatif. Londres était trop près et il était trop facile et trop tentant d'aller voir ses amis ou de les recevoir chez soi. Il fallut rompre les dernières amarres, et d'Islington le frère et la sœur s'en furent à Enfield où la rumeur de la grande ville n'arrivait pas. C'était pour Charles une tombe. Tous ses efforts pour se retrouver dans cette campagne étaient inutiles. En vain, il groupait ses

livres autour de lui, tapissait de gravures les murs de sa chambre, rien ne le consolait de Londres.

Il devenait vieux, il était seul. Manning était mort, puis Coleridge. La mort de Coleridge lui semblait un événement incompréhensible. Longtemps après, il s'interrompait au milieu d'une phrase pour dire d'un ton désolé : « Coleridge est mort ! »

Emma Isola s'était mariée ; il ne la voyait presque plus.

Souvent, dans ses promenades, il se dirigeait vers Londres, trouvant une dernière joie à l'illusion qu'il se créait. « Je vais à Londres », disait-il. Un jour, il tomba sur la route et se fit mal au visage. On le rapporta chez lui, on le coucha, mais il ne se remit pas. Dans les dernières paroles intelligentes qu'il prononça, on reconnut des noms d'amis, et très paisiblement il mourut.

Sa sœur, malade à l'époque, ne se rendit pas compte de ce qui se passait et ce ne fut que très graduellement qu'elle apprit son malheur. Des amis de Charles la prirent chez eux. On lui donna une jolie chambre

et un salon où elle disposa les livres de son frère.

C'était une vieille dame aimable, mais triste. Elle s'habillait de soie grise et ressemblait à une Quakeress. Les Hazlitt la recevaient avec plaisir, remplissaient les quatre ou cinq boîtes de tabac à priser qu'elle portait sur elle, et ne disaient rien quand, dans son grand mouchoir, elle emportait de menus objets qui lui faisaient envie.

En 1847, elle mourut à son tour, onze ans après Charles, bien qu'elle lui eût promis de mourir la première.

# CHARLOTTE BRONTË

(1816-1855)

*« Si vous croyez, lecteur, que l'on va vous présenter quelque chose de romanesque, vous ne vous êtes jamais trompé plus complètement... Attendez-vous un récit passionné, exaltant, mélodramatique? Calmez et humiliez cet espoir. Quelque chose de vrai, de frais, de solide est sous vos yeux, quelque chose d'aussi peu romanesque que le lundi matin, lorsque tous ceux qui doivent travailler se réveillent avec l'idée qu'il va falloir se lever et se mettre à l'ouvrage. »*

*Shirley. Chapitre I.*

Haworth, en Yorkshire, est un village mélancolique situé dans une des provinces les plus tristes de l'Angleterre. Ses maisons basses ont cet air trapu et renfrogné que l'on retrouve chez les paysans de la région ; massées autour d'une église à tour carrée,

elles couronnent une petite colline et donnent à cette élévation l'aspect sévère d'une forteresse.

L'endroit le plus maussade de Haworth est certainement le presbytère que l'on n'a pas hésité à construire en bordure d'un cimetière nombreux. De deux côtés de la maison grise, le regard tombe inévitablement sur les dalles funèbres, et l'œil exercé de ses habitants pourrait presque en lire les inscriptions, tant elles sont proches de ses fenêtres.

Il faut une âme stoïque pour vivre là, un esprit calme qui retient son imagination et ne s'émeut ni des glas qu'on sonne, ni des lugubres processions qu'on aperçoit de sa chambre. Cette âme ferme et maîtresse de ses émotions, les enfants du Révérend Patrick Brontë l'avaient reçue de leur père, et ils en avaient besoin.

Patrick Brontë avait trente-trois ans lorsqu'il fut désigné comme pasteur à Haworth. C'était un Irlandais au visage régulier, à la taille élevée et dont quelque chose dans le regard et dans le port donnait l'im-

pression d'une force indomptable. Sa femme était petite et délicate mais courageuse, et elle s'établit sans récriminer à Haworth avec ses six enfants dont l'aîné avait sept ans. Une maladie cruelle la minait ; elle se rendait compte de son état et s'était résignée à mourir. A peine arrivée à Haworth, elle s'alita et vécut le reste de sa vie dans sa chambre d'où elle sortit au bout d'un an. Ses enfants la connurent mal ; elle ne voulait pas les voir souvent, sachant qu'elle devait les quitter bientôt.

Une sœur de Patrick Brontë prit la place de sa femme et se chargea d'élever les cinq petites filles et le petit garçon. Miss Branwell était une vieille fille énergique, pleine de préjugés, mais bonne, malgré une certaine rudesse. Elle était courte, s'habillait drôlement et portait d'énormes chapeaux cabriolets qui laissaient voir sur son front une rangée de petites boucles brunes. Elle priait avec ostentation et avec le secret désir de scandaliser son entourage. On l'avait élevée dans une petite ville de la Cornouaille, où la terre est chargée de fleurs et de plantes,



où le ciel clément permet la vie au grand air presque toute l'année. Lorsqu'elle vit Haworth, elle fit une grimace. Pas un arbre en vue, d'immenses plaines dénudées tout autour du village, et comme refuge, comme foyer, une maison dans un cimetière. Mais elle était brave et entra résolument.

Immédiatement, elle prit en main l'éducation des petites filles et comme, dans son esprit honnête mais restreint, la grande affaire de la vie était de coudre, elle leur apprit à coudre. Le soir, lorsque Patrick Brontë se reposait de son travail, elle s'asseyait près de lui et lui faisait la lecture. Ainsi passait le temps dans une activité monotone.

Chaque fois qu'il le pouvait, Patrick Brontë indiquait des leçons à ses enfants et les leur faisait réciter, mais le jour était proche où cette méthode d'enseignement allait devenir insuffisante et l'on se demanda s'il ne valait pas mieux envoyer les petites filles à l'école. Justement, des ecclésiastiques venaient d'en fonder une dans le voisinage, à Cowan Bridge. Seules pouvaient y être admises les filles de pasteur. Tout cela venait

à point et Patrick Brontë conduisit à cette école providentielle ses deux filles aînées : Maria qui avait onze ans et Elizabeth qui en avait dix. Deux mois plus tard, il amenait aussi Charlotte et Emily, âgées l'une de huit ans, l'autre de six. Branwell, le petit garçon, et Anne, la cadette, restaient à la maison.

Cowan Bridge est très agréablement situé près d'un joli ruisseau, en bordure de vastes prairies. L'air est parfumé de thym et d'herbes sauvages. Il semblerait qu'on dût y être heureux tant la nature y est aimable, mais les petites Brontë n'y connurent que l'ennui, le chagrin et la maladie.

Maria et Elizabeth étaient délicates et souffraient d'un mal qui demande les soins les plus attentifs ; au lieu de quoi elles furent soumises à un régime sévère qui finit par les tuer toutes les deux. On forçait les enfants à se lever à l'aube, pour les endurcir. La nourriture était mauvaise ; presque toujours le *porridge* était brûlé ou, pour quelque autre raison, immangeable. Enfin, l'école était mal chauffée en hiver et l'on y périssait de froid.

Maria s'accommodait en silence de cette existence difficile. Comme tous les membres de sa famille, elle était douée d'une force de résignation sans limites et jamais une plainte ne s'échappait de ses lèvres, mais elle était atteinte et la vie s'en allait d'elle. Pour ajouter à ses souffrances, elle était en butte à la malveillance d'une de ses maîtresses qui la soupçonnait à tort d'affecter un air dolent afin d'attirer sur elle la compassion de ses camarades. Charlotte n'oublia rien de tout cela lorsque, plus tard, elle écrivit *Jane Eyre*, et Miss Scatcherd y est représentée au vif, sans la moindre nuance de pitié, dans tout le naturel d'une vieille fille cruelle et bornée qui force un enfant malade à se lever de son lit pour se rendre à l'appel. Maria mourut dix mois après son arrivée à Cowan Bridge. Quelques semaines plus tard, sa mort fut suivie de celle d'Elizabeth. Les deux sœurs avaient succombé à la tuberculose.

Malgré ces avertissements, Patrick Brontë ne voulut pas retirer ses deux autres filles, et il fallut qu'une épidémie de paludisme

frappât quarante élèves de Cowan Bridge pour l'y contraindre. Charlotte et Emily revinrent à Haworth vers la fin de 1825.

C'étaient de petites filles timides et studieuses, et qui n'étaient contentes que chez elles. Charlotte était la plus gaie des deux, jouait et parlait volontiers, lorsqu'elle se sentait à l'aise. Emily ne disait presque jamais rien, mais il y avait en elle quelque chose de si sérieux et de si attentif que l'on n'oubliait pas sa présence. Elles retrouvèrent à la maison leur frère Branwell chez qui on admirait un sens artistique d'une grande précocité, et Anne qui devait leur rappeler, je crois, dans sa douceur et sa gravité, leur sœur Maria qu'elles avaient perdue.

Miss Branwell reprit alors leur éducation au point où elle l'avait laissée, et les trois petites filles se remirent à coudre. Elles lisaient aussi beaucoup avec leur frère et tous les quatre passaient de longues heures à discuter sur le monde en général et en particulier sur la politique qu'ils se faisaient expliquer par leur père. Wellington était le grand héros de Charlotte. Elle parlait de lui

avec la véhémence de l'amour et les trois petites figures levées vers elle la considéraient bouche bée, sans la quitter du regard. Mais son activité ne se bornait pas là, et elle écrivait roman sur roman, le plus souvent seule, quelquefois avec l'aide de son frère. Un jour, elle dressa la liste de ses œuvres : *La Recherche du bonheur, Caractères des grands hommes des temps présents*, etc. ; et elle ajouta fièrement au bas de cette liste : *ce qui fait vingt-deux volumes*. Chaque volume avait de soixante à cent pages. C'était en 1830. Elle n'avait pas quatorze ans.

Au début de l'année suivante, il fut décidé qu'elle retournerait à l'école et Patrick Brontë la confia aux soins de Miss Wooler qui dirigeait une institution à une vingtaine de lieues de Haworth. Roe Head School est une grande maison de campagne assez laidement construite mais bien située au milieu de prairies et de petites chaînes de collines. L'air y est pur, le climat plus doux qu'à Haworth, et Charlotte y fut heureuse. Miss Wooler s'était intéressée à elle dès les

premiers jours. Dans cette petite fille sans grâce elle devinait une puissance de caractère exceptionnelle, une manière de penser qui n'était ni de son âge, ni de son sexe.

Charlotte grandissait. Ses traits s'accroissaient et prenaient peu à peu leur aspect définitif. Elle était petite, mais sans paraître courte. D'épais cheveux bruns encadraient son visage. Son nez était fort, sa bouche mal dessinée, mais quelque chose dans le regard des yeux bruns lui donnait une expression de force spirituelle qui retenait l'attention. Elle s'habillait d'une façon qui paraissait étrange aux demoiselles de Roe Head ; cependant elle n'y prenait pas garde et portait avec sérénité des vêtements dont Miss Branwell avait fait elle-même les patrons. Le plus souvent, on la voyait courbée sur un livre, le touchant presque de son nez, car elle avait la vue très basse ; et si quelqu'un lui disait : « Charlotte, relevez la tête », elle se redressait aussitôt sans lâcher le livre qu'elle maintenait à la même distance de son visage, ce qui faisait rire tout le monde. Elle était timide et nerveuse. Les premiers

jours de son arrivée à Roe Head, elle se tenait à l'écart et pleurait, en regardant par la fenêtre les grandes plaines couvertes de neige qui la séparaient de Haworth.

Elle fut un an et demi à Roe Head où elle s'était attachée à ses compagnes de classe, dont deux au moins conservèrent son affection jusqu'à la fin de leur vie. Elle n'oublia pas non plus Miss Wooler qui l'avait instruite et avec qui elle demeura longtemps en correspondance.

Lorsqu'elle revint à Haworth, ce fut surtout pour s'occuper de l'éducation de ses sœurs. Elle leur faisait étudier leurs leçons dans la matinée, mais l'après-midi, il fallait que toutes les trois se missent à coudre, car les années passaient mais les théories de Miss Branwell ne changeaient pas. Le reste du temps, elles se promenaient dans la campagne, à travers les prairies de bruyère violette ; ou bien elles lisaient les romans de Scott et les revues qui leur parvenaient avec des semaines de retard.

Elles étaient très fières de Branwell qui paraissait le plus doué de toute la famille.

Il était bien fait, et d'une figure agréable malgré des cheveux tirant sur le roux. Au retour de Charlotte, il n'avait guère plus de dix-sept ans et passait déjà, dans le village, pour une sorte d'orateur. On l'invitait à parler en beaucoup d'occasions, car la rudesse et la brutalité des paysans de Yorkshire ne va pas sans un grand respect de l'intelligence. On le voyait à tous les repas de funérailles où l'on a besoin de quelqu'un pour porter les santés et stimuler la gaieté générale. S'il venait à Haworth un étranger que l'on voulait honorer, c'était encore Branwell que l'on allait chercher pour lui tenir compagnie et le distraire. Cette petite gloire de village plaisait beaucoup au jeune homme, un peu indolent, un peu fat, mais aimable.

Lorsqu'il eut dix-huit ans, il y eut un conseil de famille pour décider de son avenir. Il parlait et écrivait bien ; il savait aussi dessiner. Ses sœurs le pressèrent de choisir une carrière d'artiste, car leur ambition à toutes aurait été de dessiner, de peindre, mais le génie leur manquait. Il ne fallait



pas beaucoup d'insistance pour faire céder Branwell, et, du reste, il avait hâte de trouver une occasion d'aller à Londres. C'en était une. En juillet 1835, il se présenta à l'Académie Royale.

La même année, Emily fut envoyée à Roe Head School. Charlotte, qui avait près de vingt ans, songeait maintenant à gagner sa vie et prit aussi la route de Roe Head, non en qualité de pensionnaire comme sa jeune sœur, mais comme gouvernante. Cette profession lui déplaisait, mais elle n'avait pas le choix. Patrick Brontë ne gagnait plus assez pour nourrir et élever sa famille et il fallait que quelqu'un lui vînt en aide. Charlotte n'hésita pas. Elle écrivit à Miss Wooler qui ne demandait qu'à lui être utile, et elle partit. Anne restait à la maison.

Les premiers temps, Charlotte fut heureuse à Roe Head. Sa vie était monotone et sa tâche répugnait à son caractère, mais elle accomplissait son devoir et brisait sa volonté avec une joie puritaine.

Sa constitution était faible, son esprit porté de plus en plus à la mélancolie. Cette

fille si brave et si ferme en toute autre occasion prenait peur dans une pièce obscure. La nuit, elle s'imaginait qu'une voix lui parlait. Elle craignait la mort dont elle avait des images si cruelles et si fréquentes au presbytère de Haworth. D'autre part, la vie ne lui inspirait aucune confiance et il lui suffisait de former un projet pour douter immédiatement de sa réussite. On eût bien surpris et bien irrité cette protestante si on lui eût dit qu'elle faisait songer à une religieuse catholique en proie à l'*acedia* du cloître, mais c'était vrai. A Roe Head, cependant, elle se sentait un peu plus calme parce qu'elle était plus occupée qu'à Haworth.

Emily, au contraire, souffrait tellement de vivre loin de Haworth qu'il fallut l'y renvoyer au bout de trois mois. Elle ne se plaignait pas, mais elle s'affaiblissait de jour en jour et l'on comprit enfin qu'on abrégait sa vie en la gardant à Roe Head. Elle retourna donc à la maison de son père, honteuse, malgré tout ce que l'affection de ses sœurs trouvait à lui dire pour la conso-

ler ; elle se mit alors à travailler de toutes ses forces. Elle s'occupa de la cuisine, repassa le linge de la famille et, comme la vieille servante Tabby devenait infirme, Emily prit sa place et se chargea elle-même de faire le pain. Toutefois, elle n'oubliait pas ses études et on la voyait, les mains dans la pâte, jeter de temps à autre un coup d'œil sur une grammaire allemande qu'elle avait posée devant elle.

Charlotte revint à Haworth pour y passer les vacances de Noël. Elle avait hâte de revoir sa famille ; elle avait hâte aussi de parler avec Emily de projets d'avenir. Les deux sœurs avaient bien des choses à se confier et elles attendaient pour cela que tout le monde fût couché.

Alors elles fermaient la porte du salon et s'entretenaient longuement à mi-voix, marchant de long en large à la lumière du feu, et lorsque le feu s'éteignait, dans l'ombre, car elles n'allumaient pas la lampe, par économie. C'est pendant une de ces conversations que Charlotte décida d'écrire au poète lauréat d'Angleterre et de lui deman-

der son opinion de quelques poèmes qu'elle avait écrits. Emily approuva de tout son cœur et le lendemain la lettre fut envoyée à Southey, dans le meilleur style romantique. Charlotte y joignit ses poèmes, puis elle attendit une réponse qui ne vint que quelques mois plus tard et dont le sens était : « Non, vous ne pouvez raisonnablement songer à faire votre profession d'écrire. »

La jeune fille en eut de la peine. Bien des rêves s'évanouissaient, mais elle reprit courage et envoya une seconde lettre à Southey pour le remercier de sa réponse. Pour le moment, elle renonçait à ses anciens projets et se résignait à n'être qu'une maîtresse d'école.

De son côté, Emily était devenue également maîtresse d'école, car l'argent manquait à la maison et il fallait en trouver au prix de n'importe quel effort, mais cette vie de labeur ininterrompu finit par la terrasser et après six mois de lutte elle dut reprendre la route de Haworth. Brusquement, tout semblait se compliquer. Anne était tombée

malade, puis la vieille Tabby s'était fracturé la jambe et les dépenses ne cessaient plus. Pour mettre le comble à ces ennuis, Branwell avait dû quitter l'Académie Royale et il était maintenant sans occupation ni ressources.

Charlotte était accablée de tant de mauvaises nouvelles. Elle était si nerveuse, à présent, que le moindre bruit la faisait crier. Un médecin vint l'examiner et lui ordonna de retourner chez elle. A Haworth, elle recouvra ses forces et se reposa quelque temps. Anne allait mieux. Branwell était revenu de Londres avec cent projets en tête et tout le monde avait confiance en lui. Les mauvais jours semblaient passés.

Vers cette époque, un jeune ecclésiastique du voisinage demanda la main de Charlotte. Vous le connaissez si vous avez lu *Jane Eyre* et si vous vous souvenez de Saint John. La jeune fille réfléchit et, avec ce sérieux qui la caractérisait en tout, elle se demanda si elle l'aimait au point, le cas échéant, de mourir pour lui. La réponse fut : *non*. Le mariage ne l'attirait pas. Elle n'aimait

guère que le travail. Elle se serait donnée tout entière à la littérature et surtout, si ses yeux l'eussent permis, au dessin, mais sa vue devenait de plus en plus basse. En outre elle était forcée de gagner sa vie et le congé qu'elle s'était fixé touchait à sa fin. Elle décida d'être gouvernante ; c'était le métier des demoiselles pauvres de ce temps, métier pour lequel Charlotte n'avait aucune vocation car elle n'aimait pas les enfants.

Anne, qui venait d'avoir dix-neuf ans, résolut de faire la même chose, bien qu'elle fût encore moins douée pour ce genre de vie que sa sœur aînée. Elle était très timide et parlait avec difficulté ; cependant, rien au monde n'eût empêché une Brontë de faire son devoir, et elle partit. Elle s'en alla vivre dans une famille des environs. Emily eut la charge de la maison et resta à Haworth avec Branwell et son père.

Charlotte devint la gouvernante d'un petit garçon capricieux qu'il fallait élever sans le corriger. Tels étaient les ordres de sa mère, Mrs Sidgwick, qui méprisait la jeune fille et lui parlait si rudement qu'elle la

faisait pleurer. Elle l'employait à coudre toute la journée ; cela n'en finissait pas et il y avait toujours des bonnets de mousseline à faire, du linge à raccommoder, des mètres de toile à ourler. Aux grandes vacances, Charlotte était rendue ; elle quitta les Sidgwick.

En août, elle était à Haworth. Elle n'y était pas depuis longtemps, quand un jeune vicaire irlandais lui fit à son tour des propositions de mariage. Il était amusant et spirituel, mais, selon Charlotte, il manquait de dignité et de cette discrétion anglaise qu'elle aimait tant ; et la réponse fut encore : *non*.

Elle resta chez elle toute l'année de 1840, s'occupant surtout à écrire une histoire qu'elle renia ensuite dans la préface de son premier roman, et au début de 1841 elle se présenta comme gouvernante chez le pasteur White, près d'York. Elle y fut plus heureuse que chez les Sidgwick, mais là aussi on l'astreignait à de gros travaux de couture qui lui fatiguaient la vue. Elle souffrait aussi beaucoup de ne pas pouvoir

vivre chez elle : dans aucun cœur anglais, le mot *home* n'a eu plus de force que dans celui des Brontë.

Enfin, elle se rendit compte que sa vie ne menait à rien et qu'elle ne gagnait pas même assez pour venir en aide à son père. Elle savait qu'Anne était malheureuse de vivre éloignée du presbytère et qu'elle était trop délicate pour travailler comme elle le faisait. Il fallait absolument trouver quelque chose, une occupation qui les réunît toutes les trois, Charlotte, Emily et Anne, et qui les réunît à Haworth, si cela était possible.

Ce fut alors qu'elle eut l'idée de fonder une petite école qu'elle dirigerait avec ses sœurs. Elle écrivit à Miss Wooler et lui exposa son projet. Miss Wooler lui offrit son aide et l'affaire était en train quand Charlotte, qui ne se jugeait pas suffisamment instruite, demanda qu'on lui permît d'aller passer au moins six mois sur le continent pour se perfectionner dans l'étude de la langue française et dans l'art d'enseigner.

Il fut convenu qu'elle irait à Bruxelles avec Emily. Miss Branwell prêta ses écono-



mies et l'on ne pensa plus qu'au voyage. Les vacances de Noël réunirent toute la famille avant le départ. Anne revenait s'installer à Haworth où elle prendrait la place d'Emily. Branwell, qui avait fini par accepter une place de secrétaire dans une compagnie de chemins de fer, profitait de ses vacances pour dire adieu à ses sœurs et revoir ses amis de la taverne. Son ambition littéraire était oubliée, oubliées les lettres qu'il écrivait autrefois à des auteurs fameux pour leur demander conseil, également oubliés les romans qu'il commençait et n'achevait pas. Il avait maintenant vingt-trois ans et, quoiqu'il fût de petite taille, il passait pour beau. Ses yeux avaient une expression noble et rayonnaient d'intelligence, mais la bouche épaisse trahissait une sensualité toute puissante. Il était devenu grossier dans ses manières et affectait une façon de parler qui choquait ses sœurs. Elles furent saisies de ce qu'il y avait de changé en lui et ce fut sans doute avec une sorte d'inquiétude qu'elles lui dirent : au revoir.

Arrivées à Bruxelles en février 1842, les deux sœurs se rendirent au pensionnat de Madame Héger qu'on leur avait indiqué en Angleterre. Pour des jeunes filles qui n'avaient jamais quitté leur province et savaient à peine ce qu'était une ville, c'était un grand événement que ce voyage en Belgique, et tout ce qu'elles y virent de nouveau les frappa beaucoup. D'abord, elles se sentirent étourdies et agréablement surprises, mais elles se remirent de leur étonnement et retrouvèrent bientôt tout leur sérieux. Elles eurent honte de s'être laissé prendre à la beauté des offices catholiques qu'elles avaient vu célébrer à Sainte-Gudule et elles regrettèrent la petite église aux murs nus où leur père lisait l'Écriture.

Elles n'avaient maintenant qu'une idée en tête : apprendre. Peu leur importait qu'on sourît autour d'elles de leurs manches à gigot et de leurs robes trop longues ; elles étaient venues pour faire leur devoir et elles se moquaient bien de ce que pouvaient penser de grosses filles belges paresseuses et incapables. En M<sup>me</sup> et M. Héger, elles trou-

vèrent de bons professeurs. M. Héger ne se recommandait ni par des manières affables, ni par un caractère patient, mais il était bon et intelligent, et il parut comprendre à qui il avait affaire lorsqu'il dit, un jour, d'Emily : « Elle aurait dû être un homme, un grand navigateur. »

Des deux sœurs, Emily était la plus difficile à connaître. Si Charlotte était timide et ne pouvait parler sans détourner la tête, Emily ne parvenait jamais à dire un mot. Elle n'ouvrait son cœur à personne et vivait repliée sur elle-même. Elle n'était pas accoutumée à la soumission que l'on attendait d'elle au pensionnat, mais elle sacrifia sa volonté sans protester un instant. Charlotte endurait l'épreuve de la même manière et, sans doute, devait-elle lutter silencieusement avec elle-même, comme sa sœur cadette. Toutes les deux avaient cette fierté puritaine qui tiendrait tête à n'importe qui, mais de sa propre volonté se brise à tout moment. Il y avait à la pension une autre jeune Anglaise, Laetitia Wheelwright, qui devint l'amie des Brontë. Charlotte a raconté,

plus tard, qu'un jour elle vit Laetitia regarder ses compagnes avec mépris, et que ce fut à partir de ce moment qu'elle lui donna son affection.

Au moins de septembre, elles apprirent une nouvelle qui les rappela en Angleterre : Miss Branwell était morte. Elles quittèrent Bruxelles immédiatement et retrouvèrent toute la famille assemblée à Haworth. Le testament de la vieille fille fut ouvert et à la surprise générale, il apparut qu'elle ne donnait pas une livre à son favori, Branwell. Peut-être avait-elle prévu l'usage néfaste qu'il aurait fait de son argent, et il n'eut rien.

Noël passé, Charlotte retourna seule à Bruxelles. Anne venait de trouver une place de gouvernante, Emily resterait à la maison, comme d'habitude. Cette fois, Charlotte ne fut pas heureuse au pensionnat Héger. On avait chargé la jeune fille de la direction d'une classe, mais il y avait beaucoup de méfiance à l'égard de la protestante et personne ne venait lui parler. Elle essayait de se distraire en écrivant à

ses amies, mais elle demeurait soucieuse et l'ennui pesait sur elle. Dans ses promenades solitaires, elle ne faisait que penser à Haworth, à l'avenir de ses sœurs, à sa propre vie qui s'écoulait dans la tristesse, car elle avait près de vingt-neuf ans et elle en était encore à faire des projets comme à vingt ans. Elle se sentait forte, et cependant qu'avait-elle fait de sa jeunesse ? Où était l'ouvrage de ses mains ?

Un seul événement troubla son existence monotone, un très petit événement, il est vrai, et dont l'importance symbolique dut échapper à Charlotte Brontë. Vers la fin de 1843, la reine Victoria vint à Bruxelles et rendit visite au roi Léopold. Charlotte la vit passer dans sa calèche à six chevaux, entourée de soldats brillamment vêtus, et elle trouva qu'il n'y avait pas beaucoup de dignité dans cette petite femme grosse et vive qui riait et parlait beaucoup ; mais ne vous semble-t-il pas que cette scène prend aujourd'hui un aspect différent ? A cette époque, l'Angleterre était déjà marquée du sceau de la reine. Il y avait une manière de

penser et de vivre que l'on pouvait appeler *victorienne*, un souci de convenances et de moralité qui venait de la cour et pénétrait peu à peu dans la vie privée des sujets britanniques, mais dans tout le royaume, il eût été difficile de trouver une personne plus manifestement taillée sur le modèle *victorien* que cette femme au bord d'un trottoir et qui regardait le cortège à travers ses lunettes, en pensant : « Vraiment, notre reine manque de dignité. »

En janvier 1844, elle revint à Haworth, instruite dans l'étude du français et rompue à la pratique de l'enseignement. Son premier soin fut de rédiger avec ses sœurs des prospectus qu'elles envoyèrent à des familles de la région, pour leur annoncer la fondation d'une école. Cette école devait être à Haworth et dans le presbytère, mais avant d'aménager le presbytère, on attendit les réponses, et les réponses ne vinrent pas. A quoi donc avaient servi ces voyages en Belgique, ces projets, ces négociations ?

Les semaines passaient sans apporter aucun changement à la situation. Charlotte

souffrait plus qu'Emily et Anne, car elle était l'aînée ; et elle se répétait sans cesse : « J'ai près de trente ans et je n'ai rien fait. » Elle voulait vivre, agir, et il fallait, comme elle disait : s'enterrer à Haworth. Elle tâchait d'être toujours occupée. Les soins du ménage lui prenaient une bonne partie de son temps. Puis elle faisait la lecture à son père dont la vue baissait beaucoup ; mais l'inquiétude ne la quittait jamais et rien ne pouvait la distraire de ses pensées.

Lorsqu'elle eut compris que le projet de fonder une école était vain, elle en eut d'abord un mouvement de joie, car elle se sentait incapable d'élever des enfants, mais son angoisse la reprit : l'avenir ne lui promettait rien.

Elle décida de reprendre la lutte et de tenter une voie nouvelle. Toutes sortes d'épreuves l'attendaient.

Branwell avait fini par obtenir un poste de précepteur dans la famille des Robinson, chez qui, précisément, Anne était gouvernante, mais la conduite du jeune homme devenait singulière. Pendant les vacances,

il demeurerait le moins longtemps possible à la maison. Parfois, il paraissait d'une gaieté extraordinaire ; à d'autres moments, il était plongé dans un désespoir effrayant : il s'accusait alors de fautes obscures, il parlait avec véhémence de péchés qu'il ne nommait pas. Ses sœurs, que ces discours troublaient beaucoup, ne le retenaient plus lorsque, tout à coup, il décidait de partir. Elles ne savaient plus que penser de lui et craignaient sa présence.

Un jour de l'été de 1845, Patrick Brontë reçut une lettre de M. Robinson qui lui annonçait le renvoi immédiat de Branwell. Qu'avait-il fait ? M. Robinson se refusait à le dire, mais le ton de sa lettre était celui de la plus grande indignation. Les Brontë apprirent pourtant de quoi il s'agissait. En vain essayèrent-ils de ne rien laisser percer de ce triste secret de famille ; la curiosité moderne a tout mis à jour. On a découvert des lettres, un testament, et la honte du pauvre Branwell exposée aux yeux de qui veut la connaître. violemment épris de Mrs Robinson, mère de son élève, il avait



séduit cette femme de vingt ans son aînée. L'intrigue fut découverte et, chassé par M. Robinson, Branwell revint à Haworth.

Maintenant, il ne pensait qu'à une chose : oublier (il avait pourtant gardé les lettres de Mrs Robinson, et sur son lit de mort, il devait les relire) et, pour oublier, il se mit à boire. Puis il parvint à se procurer de l'opium. On avait soin de ne pas lui donner d'argent, mais son vice lui avait enseigné la ruse et il obtenait toujours, d'une manière ou d'une autre, des drogues et de l'alcool.

Au contraire de ce qu'on pourrait croire, Mrs Robinson s'accommoda de l'absence du jeune homme avec assez de facilité, mais son mari craignait si fort qu'elle ne songeât à épouser Branwell dans le cas où les circonstances la rendraient veuve, qu'il lui laissa toute sa fortune, à la condition expresse qu'elle ne se remarierait point. Précaution inutile. Mrs Robinson oubliâ Branwell tout à fait.

Cependant, la vie devenait impossible au presbytère de Haworth. Les trois sœurs,

accablées de honte, écrivaient à leurs amies de ne plus venir les voir. Elles évitaient de pénétrer dans la chambre de leur frère, qu'elles trouvaient le plus souvent ivre et dont elles redoutaient la violence et la grossièreté. Seul Patrick Brontë parlait à son fils sans s'émouvoir de sa frénésie morbide, ni des menaces qu'il proférait sans cesse.

Dans cette période de tristesse, Charlotte fit une découverte qui l'émut et fit naître en elle de nouveaux espoirs. Un jour d'automne, elle feuilletait des livres, quand des pages manuscrites se présentèrent à ses yeux. C'étaient des vers ; elle en connaissait l'écriture, elle les lut. Une mélancolie sauvage respirait dans ces poèmes ; le tour vigoureux, l'accent profond attestaient une inspiration puissante.

Charlotte eut un instant d'enthousiasme, puis elle se mit à réfléchir. C'était Emily qui avait écrit ces poèmes, Emily avec qui elle avait vécu si longtemps et qui ne parlait jamais d'elle-même. Cependant Charlotte la connaissait ; elle savait qu'une âme forte et passionnée se cachait dans cette

jeune fille silencieuse, elle se rappelait certaines scènes, certains gestes qu'elle avait eus et qui trahissaient le fond de son caractère. Elle se souvenait qu'un jour, Emily avait offert un bol d'eau à un chien qui passait devant le presbytère ; le chien la mordit. Emily se rendit aussitôt à la cuisine et là, sans ouvrir la bouche, sans avertir personne de ce qui s'était passé, elle prit un fer rouge et l'appliqua elle-même sur sa plaie. Un autre trait revenait à l'esprit de Charlotte : Keeper, le grand bouledogue d'Emily, avait l'habitude de s'étendre sur le lit de sa maîtresse pour y dormir. Rien ne pouvait l'en corriger. C'était un chien redoutable que l'on n'osait frapper, parce qu'il n'hésitait pas à sauter à la gorge d'un adversaire et qu'il était de force à étrangler un homme. Un jour, la vieille Tabby vint avertir Emily que son chien s'était de nouveau couché sur son lit. Emily monta à sa chambre et, prenant la bête furieuse et grondante par la peau du cou, elle la traîna jusqu'au bas de l'escalier. Là, devant Anne et Charlotte qui n'osaient lui parler de

peur de détourner son attention du chien prêt à se jeter sur elle, la jeune fille frappa le bouledogue à la gueule, de son poing fermé, jusqu'à ce que, étourdi et ensanglanté, il se laissât tomber sur le sol. Alors Emily le releva et se mit à le panser.

Et peu à peu, dans l'esprit de Charlotte, ces différents aspects de sa sœur se confondirent. Elle reconnut dans ses poèmes cette force de caractère étrange et presque surhumaine dont elle avait eu quelques indices sous les yeux.

Elle alla trouver Emily et vint à bout de lui persuader qu'il fallait faire publier ces poèmes. Elle-même en avait écrit plusieurs qu'on pouvait y joindre ; cela ferait un petit volume dont il serait intéressant de connaître le sort. Anne, dès qu'on lui eut fait part de ce dessein, produisit à son tour des poèmes de sa composition. Ils étaient plus tendres et plus contenus que ceux d'Emily, mais la main qui les avait tracés était ferme et capable. Le livre était fait ; il n'y avait plus qu'à trouver des pseudonymes pour le signer, car les trois Brontë ne voulaient

pas qu'on sût qu'elles écrivaient ; elles avaient des raisons pour cela. Elles décidèrent de s'appeler Currer, Ellis et Acton Bell, retenant ainsi les initiales de leurs noms véritables, et envoyèrent leur manuscrit à un éditeur. Il accepta de le publier, à frais d'auteur. En mai 1846, le livre parut sans attirer beaucoup d'attention sur ses auteurs ; deux exemplaires seulement s'en vendirent. Mais le premier pas était fait.

Ni Patrick Brontë, ni Branwell n'eurent le moindre soupçon de ce que les trois sœurs avaient fait. A l'égard du premier, elles éprouvaient une certaine timidité, craignant, sans doute, qu'on ne prît leurs efforts au sérieux. En ce qui concernait Branwell, un autre sentiment les portait à se cacher de lui. Elles se rappelaient qu'avant sa déchéance, il avait nourri les mêmes ambitions qu'elles. Que dirait-il à présent, si elles lui montraient leur premier livre, à lui qui n'avait jamais fait publier une ligne ? Mieux valait ne pas réveiller en lui le souvenir de ce qu'il avait été et de ce qu'il aurait pu être.

Son état devenait de plus en plus misérable. Tout espoir de salut était abandonné. Quelquefois, l'une des trois sœurs s'armait de courage et allait lui parler dans sa chambre, mais il se renfermait dans un silence morose. Il refusait de travailler et déclarait souvent qu'il était décidé à ne plus rien faire de sa vie ; sa seule occupation était de boire. L'effroyable changement qui s'était opéré en lui avait fini par affecter son physique. Il paraissait vieux et usé.

A ce moment, les trois sœurs écrivaient leurs premiers romans. Une tristesse morbide les inspirait, surtout les deux plus jeunes, car elles étaient sans défense contre les terribles impressions que leur esprit recevait chaque jour. Charlotte réagissait ; elle aimait par-dessus tout la fermeté en présence du malheur et elle pratiquait la résignation. Mais ouvrez *Jane Eyre*. Où voyez-vous que son auteur ait souri une fois en l'écrivant, souri de la joie d'être en vie et de la joie de produire ? Imaginez ce que pouvaient être à cette époque les longues nuits d'automne et d'hiver au presbytère

de Haworth. Lorsque les trois sœurs avaient fini leurs travaux de couture, elles allaient chercher leurs écritoirs et s'installaient au salon. Leur père se couchait tôt. Elles travaillaient à son insu et chacune accomplissait la tâche qu'elle s'était fixée, mais dans quelle inquiétude et dans quelle tension d'esprit ! Branwell couchait dans la même chambre que son père, et tous les soirs il menaçait de le tuer. Quel sens prenait alors pour les jeunes filles le moindre bruit insolite dans la maison, les pas qu'elles entendaient au-dessus de leurs têtes ; et quels regards elles échangeaient lorsque la voix furieuse de leur frère résonnait dans le silence !

Elles travaillaient pourtant. Charlotte avait fini son premier roman, *Le Professeur*, dont son séjour en Belgique lui avait fourni le thème et les principaux épisodes, et elle en commençait un autre : *Jane Eyre*. Elle parlait souvent de ce livre à ses sœurs et le discutait avec elles, marchant à grands pas d'un bout à l'autre du salon. Emily trouvait qu'elle avait tort de faire son héroïne

d'une fille laide, mais Charlotte avait médité son plan et refusait de le modifier. Elle écrivait d'abord des brouillons qu'elle disposait ensuite sur une tablette posée devant elle, et elle les étudiait longuement avant de commencer sa page. Jamais elle n'effaçait un mot ; si une expression ne convenait pas, la phrase entière était supprimée. Il lui arrivait d'abandonner son ouvrage pendant quelque temps et de ne le reprendre que lorsqu'elle se sentait en humeur d'écrire.

Pendant qu'elle finissait *Jane Eyre*, le manuscrit du *Professeur* voyageait dans Londres, puis revenait invariablement à Haworth. Personne n'en voulait ; cet admirable livre paraissait terne au goût des éditeurs et il l'est en effet, mais il l'est en raison d'un art qui s'aheurte à la vérité sobre et redoute la « littérature ». Cinq fois le paquet enveloppé de papier brun fut rendu par la poste à Currer Bell Esq., qui l'envoyait alors à une nouvelle adresse. Dans son ignorance des coutumes, Charlotte se contentait de rayer le nom du dernier éditeur qui n'avait



pas voulu de son livre et elle écrivait au-dessous le nom de celui en qui elle mettait son nouvel espoir. On voyait ainsi, d'un seul coup d'œil, à qui elle avait envoyé son manuscrit, et ce qu'on en avait pensé. Ce n'était pas très habile, mais cette naïveté va au cœur.

Emily et Anne avaient été plus heureuses et leurs romans : *Wuthering Heights* et *The Tenant of Wildfell Hall* avaient été acceptés et devaient être publiés en un seul volume. Enfin il se trouva un éditeur, Smith, qui voulut bien se charger du *Professeur*. Il publia aussi *Jane Eyre* que Charlotte venait de finir.

Tout d'abord, ce dernier fut peu remarqué, la critique se méfiant d'un auteur inconnu. Cependant, le roman de Charlotte avait des qualités si singulières et différait tellement de ce qu'on était accoutumé à lire, qu'il finit par attirer l'attention du public et deux mois après, tout le monde le connaissait et le discutait. On essayait en vain d'en découvrir l'auteur et personne ne doutait qu'il pût être un homme. Thackeray l'avait

lu d'un trait : son admiration était telle que la seconde édition lui fut dédiée. Maintenant les journaux étaient pleins d'éloges. L'éditeur de Charlotte envoyait à Haworth toutes les critiques de *Jane Eyre* ; elles étaient presque toutes très favorables. Devant un tel succès, la jeune femme n'y tint plus et fit part à son père de ce grand événement. Le dialogue suivant s'engagea :

— Papa, j'ai écrit un livre.

— Vraiment, mon enfant ?

— Oui, et je veux que tu le lises.

— J'ai peur que cela ne soit bien mauvais pour mes yeux.

— Mais ce n'est pas un manuscrit ! Le livre est imprimé.

— Imprimé, Charlotte ! N'as-tu pas songé à ce que cela coûterait ? Tu vas sûrement perdre de l'argent. Comment peux-tu faire vendre ton livre ? Personne ne te connaît.

— Mais non, Papa. Je ne crois pas que je perdrai beaucoup d'argent. Laisse-moi te lire ce qu'en dit la critique.

Et elle se mit à lire ce qu'on avait écrit sur son roman. Puis elle donna *Jane Eyre*

à Patrick Brontë et le laissa seul. Lorsqu'on servit le thé, le vieillard parut en disant : « Eh bien, mes enfants, savez-vous que Charlotte a écrit un livre et qu'il est bien meilleur qu'on n'aurait pu s'y attendre ? »

Une seule personne ignorait l'existence de *Jane Eyre* : c'était Branwell. Sa santé profondément atteinte ne résistait plus au régime d'opium et d'alcool qu'il lui imposait. Des crises violentes le précipitaient sur le sol. Il n'y avait plus qu'à souhaiter la fin d'une existence devenue vaine et douloureuse et ne pas irriter les souffrances du jeune homme en lui apprenant que les succès littéraires dont il rêvait autrefois de glorifier le nom des Brontë avaient été remportés enfin, mais par d'autres mains que la sienne.

Les romans d'Emily et d'Anne parurent quelque temps après *Jane Eyre* et obtinrent un accueil favorable. Une rumeur circulait dans Londres et s'accréditait de plus en plus. On voulait que le même écrivain, le même homme fût l'auteur des trois romans. On voyait dans *Wuthering Heights* un premier

essai plein de promesses dont *Jane Eyre* était en quelque sorte l'accomplissement ; et il y a en effet dans *Jane Eyre* plus d'habileté technique, quelque chose de plus poli que l'art un peu sauvage de *Wuthering Heights*, mais l'opinion a changé depuis et beaucoup n'hésitent plus à placer le roman d'Emily au-dessus de celui de sa sœur aînée. Quant au roman d'Anne, il se rapproche un peu plus du style et de la manière de penser de Charlotte et l'erreur est plus admissible en ce qui le concerne.

Bien des complications résultaient de cette méprise. Un éditeur américain avait retenu d'avance les bonnes feuilles du prochain roman de Currer Bell et les éditeurs anglais les lui avaient promises. Puis *Wuthering Heights* et plus tard *The Tenant of Wildfell Hall*, le dernier roman d'Anne, avaient paru. L'éditeur américain n'ayant pas reçu les bonnes feuilles de ces romans qu'il croyait, comme tout le monde, de Currer Bell, se plaignit vivement à Smith, Elder & Co., les éditeurs anglais. Ceux-ci écrivirent aussitôt aux sœurs Brontë. Leur

lettre bouleversa les habitants du presbytère. Il fallait absolument rétablir les faits dans la vérité et arrêter le progrès d'une erreur qui pouvait avoir des conséquences désagréables. Charlotte et Anne résolurent de se rendre à Londres et elles partirent, un après-midi de juillet 1848.

Lorsque M. Smith vit entrer dans son bureau les deux jeunes femmes vêtues de noir et manifestement arrivées de province, il se demanda qui elles pouvaient être. Alors Charlotte lui tendit sa lettre d'une main que l'émotion faisait trembler et la reconnaissance eut lieu. Mais l'éditeur fut long à se remettre de sa surprise et il eut peine à croire que les auteurs, qui pour le moment excitaient le plus de curiosité en Angleterre, étaient ces deux femmes de Yorkshire qui parlaient d'une voix hésitante, avec un accent irlandais. Cependant, il se rendit à l'évidence et voulut divulguer le secret, sinon au public, tout au moins à quelques amis, et parmi ces amis, à Thackeray. Charlotte l'arrêta. Elle se mourait d'envie de connaître les écrivains dont elle avait lu les

livres à Haworth, mais elle se souvint que son intention en venant à Londres était uniquement de dissiper un malentendu entre son éditeur et elle ; aussi, quoi qu'il dût lui en coûter, elle se raidit contre la tentation et refusa d'entendre le conseil de M. Smith. Anne fit comme sa sœur aînée.

Elles restèrent quelques jours à Londres, non chez les Smith, comme on les priait, mais à l'hôtel, car ces filles prudentes craignaient par-dessus tout de devenir les obligées de quelqu'un. Ce fut tout juste si elles acceptèrent d'aller à l'Opéra pour y entendre *Le Barbier de Séville*. Elles s'habillèrent du mieux qu'elles purent et selon la mode de Haworth, avec des corsages sévèrement boutonnés jusqu'au cou et des manches bien longues. Anne paraissait jolie malgré tout, mais Charlotte, nerveuse et agitée et ne se soutenant qu'à force de sel volatil, ne perdit pas une minute conscience de sa laideur et de son air étrange. On regardait avec surprise et avec une nuance de dédain cette femme mal vêtue qui ne disait mot et dont la présence ne s'expliquait pas bien.

Elle n'avait que peu de chose à dire, cependant, pour qu'aussitôt on s'empressât autour d'elle, mais elle se taisait résolument et quelques jours plus tard elle quitta Londres avec Anne, sans qu'on eût soupçonné un instant que c'était Jane Eyre en personne dont on avait ri. Et elle reprit sa vie cachée.

La santé de Branwell devenait de plus en plus mauvaise et des médecins étaient venus à Haworth pour s'occuper de lui. Depuis le commencement de l'été il était faible et un jour de septembre, il dut s'aliter. La veille encore, il se promenait au village et même dans son état présent il n'inspirait pas de grandes inquiétudes. Il semblait tout à coup revenu à de meilleurs sentiments et parlait avec affection à son père et à ses sœurs, mais comme il était sujet à de grands changements d'humeur, il est probable qu'on n'y fit pas attention. Le lendemain, après une agonie de vingt minutes, il succomba, arraché dans sa trente-neuvième année à une vie qui lui promettait tant de choses et ne lui donna rien. Par un dernier sursaut

de cette volonté caractéristique des Brontë, il insista pour qu'on le laissât mourir debout, et cet homme dont la force avait cédé dans toutes les tentations retrouva l'énergie qu'il fallait pour accomplir ce geste.

La mort de Branwell inaugurait une période de douleur. Charlotte tomba malade presque immédiatement, mais elle se remit au bout d'une semaine. Il n'en fut pas de même avec Emily. La jeune fille semblait très affectée de la mort de son frère et s'affaiblissait rapidement. Elle ne se plaignait d'aucun malaise et ne souffrait pas qu'on l'interrogeât sur ce point ; cependant, sa respiration devenait difficile, et lorsque Anne et Charlotte l'entendaient monter à sa chambre, son pas lent et l'espèce de râle qui sortait de sa poitrine les confondaient de peur. Elles n'osaient pas lui porter secours, car elles savaient qu'Emily ne le leur permettrait pas, et restaient l'une près de l'autre, attentives et muettes.

Emily dépérissait de jour en jour ; un changement rapide s'opérait dans toute sa personne et elle était devenue si blanche et



si maigre qu'on s'étonnait de la voir en vie. De vives douleurs la poignaient aux côtés et dans la poitrine, mais elle refusait de se laisser examiner par les médecins, les médecins empoisonneurs, comme elle les appelait ; rien ne parvenait à réduire sa volonté sur ce point, ni les instances de son père, ni les supplications et les larmes de ses sœurs.

Tous les trois essayèrent d'adoucir cette fin terrible. Charlotte parcourait la campagne, à la recherche des fleurs de bruyère que sa sœur aimait tant, mais c'était en décembre et il n'en restait presque plus. Elle en trouva un brin, pourtant, et le rapporta à la moribonde qui n'en reconnut pas même la couleur. Le 21 décembre, Emily se leva et, sans l'aide de personne, elle s'habilla et se mit à coudre. Sa respiration était courte et bruyante ; ses yeux devenaient vitreux mais elle ne quittait pas son ouvrage et un dernier espoir vint agiter le cœur oppressé de Charlotte et d'Anne. A midi, elle murmura : « Si vous voulez chercher un médecin, je le verrai. » Elle mourut à deux heures.

On l'enterra près de sa mère et de ses deux sœurs, Elizabeth et Maria. Son chien Keeper suivit le convoi et s'accroupit dans un coin de l'église pendant toute la durée de la cérémonie funèbre ; puis il revint à la maison et, se couchant devant la porte d'Emily, il se mit à hurler.

Anne était malade depuis quelque temps. Elle se plaignait de douleurs dans la poitrine et dans les côtés, mais elle se laissait soigner. Toute sa vie, elle avait été timide et soumise à sa sœur aînée et, bien qu'elle ne fût pas loin de sa vingt-neuvième année, quelque chose en elle faisait songer à une petite fille. On lui dit de s'aliter ; elle s'alita et prit tous les médicaments qu'on voulut. Il n'y avait pas de soin qu'elle n'acceptât, pas de conseil qu'elle ne suivît. Après la dure obstination d'Emily, cette bonne volonté si touchante dut un peu consoler Charlotte dans son inquiétude. Mais les douleurs augmentaient. On fit tout pour les soulager et arrêter le cours de la terrible maladie ; on ne put qu'en ralentir le progrès.

Anne se rendait compte de son état et

attendait la mort avec résignation. Elle était trop bonne cependant pour ne pas essayer tous les remèdes que lui proposait sa sœur, même lorsqu'elle comprenait qu'ils ne pouvaient plus lui être d'aucune utilité. L'hiver passa et le mal paraissait toujours au même point. Au printemps, Charlotte put croire que sa sœur allait mieux et c'est alors qu'elle eut l'idée d'aller avec elle au bord de la mer, dans l'espoir que le changement de climat contrarierait la maladie. Les médecins consultés, il fut décidé qu'elles iraient à Scarborough, une petite plage de Yorkshire que l'on recommandait pour la bonté de ses eaux et l'agrément de sa situation.

Les deux sœurs quittèrent Haworth le 25 septembre 1849. Une amie, Ellen Nussey, devait les attendre à Leeds et faire le reste du voyage avec elles, mais elle les attendit en vain. Anne avait été prise d'une faiblesse qui contraignit Charlotte à la ramener au presbytère ; elle était mourante.

Toutefois, le projet du voyage n'était pas abandonné. Anne avait grande envie de voir York et la mer, et pour rien au monde

Charlotte ne se fût opposée à ce désir. Elles repartirent le lendemain. Anne était calme et ne se plaignait pas des souffrances qu'elle endurait sans cesse maintenant. A York, elles descendirent et se firent mener à la cathédrale. Une sorte de joie terrible emplit le cœur de la malade lorsqu'elle contempla cet édifice et elle murmura : « Si une puissance finie a pu faire cela, qu'est-ce que... » Elle n'acheva pas sa pensée et adora son Créateur en silence.

Le 25, elles atteignirent Scarborough en compagnie d'Ellen Nussey. Le 26, elles se promenèrent en voiture le long de la plage, et comme le cocher frappait son âne pour le faire aller plus vite, Anne lui prit les rênes des mains et conduisit elle-même. Le lendemain était un dimanche et Anne supplia qu'on lui permît de se rendre à l'église, mais elle était trop faible ; elle fit quelques pas dans l'après-midi, puis elle s'étendit près d'une fenêtre qui donnait sur la mer et regarda le soleil se coucher.

Le 28, elle se leva et s'habilla seule, comme avait fait Emily. Vers onze heures.

elle dit tout à coup qu'elle sentait en elle un grand changement et qu'elle n'aurait plus longtemps à vivre. Elle voulut à tout prix retourner chez elle pour épargner à Charlotte un voyage lugubre, mais il n'était plus temps d'y songer et elle mourut tranquillement peu après en exhortant sa sœur à prendre courage. Charlotte décida de l'enterrer à Scarborough.

Elle revint à Haworth quelques jours plus tard. Un affreux silence régnait dans toute la maison. Patrick Brontë ne quittait plus sa bibliothèque et Charlotte restait seule, seule dans le salon où elle parlait autrefois avec ses sœurs en marchant d'un bout à l'autre de la pièce, seule dans les chambres où elles avaient grandi toutes les trois. Elle essaya de se maîtriser, d'accepter son destin sans faiblir, puis tout d'un coup elle fut brisée, sa volonté céda devant une douleur que rien ne pouvait contenir, et elle s'abandonna tout entière à son désespoir.

Elle se ressaisit assez vite et reprit, dès qu'elle en trouva la force, toutes les habi-

tudes de sa vie ordinaire. Elle sortit d'un tiroir les feuillets d'un roman qu'elle avait commencé un peu après la publication de *Jane Eyre*, et résolut de le continuer et de le finir. Emily en était le personnage principal. Le deuxième volume était achevé à l'époque de la mort de Branwell ; c'était en septembre 1848. En juillet 1849, Charlotte reprit sa plume et écrivit un nouveau chapitre : *La Vallée de l'Ombre de la Mort*. Ce livre lui coûta plus de soins encore que *Jane Eyre*, car elle avait une réputation à soutenir. Elle travaillait difficilement, n'ayant plus personne à qui elle pût lire son récit et demander conseil ; lorsqu'elle avait fini sa tâche, elle se promenait toute seule dans le grand salon désert, livrée à l'amertume de ses réflexions.

Le vent, à Haworth, souffle avec une violence extrême. La nuit, il vous force à écouter le bruit étrange de son cri lugubre où l'on croit reconnaître des appels désespérés de voix humaines. Contre la mélancolie et peut-être la terreur qui vous assiègent alors, il n'est pas de remède effi-

cace, si ce n'est un total abandon à la volonté providentielle, et c'est à quoi Charlotte avait recours lorsque des souvenirs trop récents la tenaient éveillée.

Elle n'avait jamais été très heureuse, mais elle avait connu la douceur de l'affection. Maintenant, elle était privée de tout ce qui lui avait rendu la vie supportable ; elle n'avait plus rien à attendre des années à venir. En entendant ses pas résonner dans les pièces vides, son cœur se serrait. Le temps n'y faisait rien, sa tristesse demeurerait toujours la même.

En octobre 1849, *Shirley* parut. C'était une sorte d'événement dans le monde littéraire et la critique eut beaucoup à dire sur ce nouveau roman ; en général, elle en dit du bien, et d'abord Charlotte s'estima récompensée de ses efforts, mais une dure mortification l'attendait.

En novembre, elle fut invitée à passer quelque temps à Londres et à faire la connaissance de Thackeray. Cette fois elle accepta. Cependant, elle dut faire violence à sa timidité, et lorsqu'elle se vit en présence

du grand écrivain, elle souffrit beaucoup de se sentir si maladroite et si sotte, si provinciale. Elle ne trouvait rien à lui dire ; parfois, elle ne savait plus s'il parlait sérieusement ou s'il plaisantait, ni sur quel ton il convenait de lui répondre. Il fit une allusion à *Jane Eyre* qu'elle ne comprit pas tout de suite, puis, s'apercevant de sa bévue, elle rougit. Cette conversation fut une véritable épreuve pour Charlotte.

Ses hôtes, M. et M<sup>me</sup> Smith, lui faisaient faire des promenades dans Londres. Un matin, ils décidèrent de se mettre en route un peu plus tôt que de coutume, mais Charlotte leur demanda la permission de jeter d'abord un coup d'œil sur les journaux qui venaient d'arriver. Ils insistèrent pour partir tout de suite. Charlotte se buta, soupçonnant qu'on lui cachait les journaux à dessein, et elle demanda qu'on lui apportât le *Times*. Justement on l'avait égaré. Elle comprit tout à fait et demanda le journal de nouveau. Mrs Smith finit par le lui donner.

Les deux femmes étaient assises l'une en



face de l'autre. Charlotte avait déplié le *Times* et le tenait devant elle. Mrs Smith faisait semblant de coudre et ne la quittait pas des yeux, quand elle vit tout à coup des larmes qui coulaient sur le corsage de Charlotte. Le critique du *Times* n'avait pas épargné *Shirley*.

« J'aime la vérité, écrivait Charlotte quelques années plus tard, également à propos d'une critique malveillante, je lui rends honneur, je m'agenouille devant elle. Qu'elle me soufflette — bon ! Les larmes me viennent aux yeux ; mais courage ! Voici l'autre joue. Frappe de nouveau, bien fort. »

La peine que lui fit l'article du *Times* dut être en une certaine mesure compensée par le succès de son livre parmi les habitants de Yorkshire. Tout de suite ils reconnurent Haworth dans le roman de Charlotte Brontë, et à force de patience ils avaient fini par découvrir la véritable identité de Currer Bell. Quelques ecclésiastiques du voisinage firent la grimace en lisant *Shirley*, car la fille du pasteur mettait une

énergie singulière à les présenter sous leur aspect véritable. Elle les connaissait bien ; ils étaient souvent venus voir son père et, quoique elle ne les regardât pas beaucoup et leur parlât peu, elle comprenait à merveille de quoi ils étaient faits et sut les peindre de manière à les faire gémir de honte. Avec le temps leur indignation s'apaisa et la bonne amitié revint entre eux et les habitants du presbytère.

Maintenant, du matin au soir, Charlotte était seule. Patrick Brontë prenait ses repas dans sa chambre et, lorsqu'il n'était pas dans sa bibliothèque, il prêchait à l'église ou rendait visite à ses paroissiens. Après dîner, s'il n'était pas exténué de travail, Charlotte s'asseyait près de lui et lisait à haute voix une heure ou deux. Elle révérait son père, mais il ne semble pas qu'il y ait eu entre eux une véritable intimité d'esprit ; elle lui obéissait en tout et lui faisait part de tous ses projets, discutait avec lui l'intrigue de ses romans et le caractère de leurs personnages ; cependant, rien ne pou-

vait plus remplacer les conversations avec Emily et Anne, lorsque, pendant les nuits d'hiver, elles marchaient de long en large dans le salon et se parlaient sans réserve, avec tout l'abandon de l'amitié fraternelle. Il ne pouvait y avoir entre le père et la fille la même confiance et la même certitude d'être compris l'un de l'autre.

Patrick Brontë se couchait tôt, immédiatement après la prière du soir que l'on récitait à huit heures. Charlotte, qui ne pouvait dormir de si bonne heure, s'occupait à lire ou à coudre ou bien, quand elle se sentait en proie à l'inquiétude et à la tristesse, elle se promenait, inlassablement, courbée en deux, dans la pièce solitaire où ses sœurs ne viendraient plus. Mais elle était superstitieuse, et elle se demandait si elle ne les reverrait pas en ce monde ; quelquefois elle le désirait de toutes ses forces, et lorsque le vent s'élevait de la plaine et gémissait autour du presbytère, elle tendait l'oreille et croyait percevoir les voix d'Emily et d'Anne, qui lui parlaient mystérieusement et l'imploraient d'ouvrir.

Le jour, elle se promenait dans la campagne et revenait chez elle triste et abattue. Tout ce qu'elle voyait autour d'elle lui rappelait ce qu'elle avait perdu et sa plaie se ravivait sans cesse.

Les années passaient lentement, et peu à peu elle se résignait à sa solitude. De temps en temps, elle allait faire des visites dans le voisinage. Plusieurs fois encore elle se rendit à Londres, pour voir la grande exposition, le Palais de Cristal, ou pour entendre les conférences de Thackeray, mais c'étaient là des événements et sa vie ordinaire était très retirée. Sa grande appréhension était que son père vînt à mourir, car alors elle eût été tout à fait seule dans la maison et cette perspective était insupportable. Les moindres malaises du vieillard la tourmentaient ; il était très rare qu'elle consentît à s'éloigner de lui pendant plusieurs jours.

Un nouveau roman l'occupait, mais elle l'écrivait sans grand plaisir et refusait sagement de le promettre pour une date fixée. Les soins du ménage lui prenaient le reste de son temps ; il fallait que tout dans le presby-

tère fût en ordre et dans un état de propreté rigoureuse. Maintenant qu'elle était un peu plus riche qu'autrefois, elle s'achetait des meubles, des tentures. Une grande et belle pendule faisait entendre sa voix dans le profond silence de la maison et rien n'était joli comme le salon tendu de rouge, mais il était vide. En haut, sur le palier, devant la chambre d'Emily, un vieux chien aveugle dormait toutes les nuits et pleurait, le matin, en reniflant sous la porte : c'était Keeper.

Depuis quelques années, il venait à la maison un ecclésiastique nommé Arthur Nicholls. Ses visites étaient assez fréquentes et plaisaient à Charlotte. Nicholls était un homme réservé qui ne parlait jamais de littérature, mais Charlotte découvrait en lui ses qualités de prédilection : il était droit et bon, et elle l'aima. Le savait-il ? Un jour de décembre 1852, il rendit visite à Patrick Brontë et resta quelque temps avec lui dans sa bibliothèque, puis Charlotte qui cousait dans sa chambre entendit la porte s'ouvrir

et se refermer ; elle crut qu'il allait partir, quand elle perçut le bruit de ses pas dans l'escalier. Il s'arrêta devant sa porte et frappa. Elle devina et courut ouvrir. Il entra, il se tint immobile devant elle. C'était un homme timide malgré sa fermeté apparente. Il n'avait pas osé faire sa demande à Patrick Brontë, mais il dit ce qu'il avait à dire à Charlotte et elle lui promit une réponse.

Patrick Brontë avait du mariage une opinion amère et décourageante et l'estime qu'il avait pour Nicholls ne pouvait le faire changer sur ce point. Il refusa donc à sa fille la permission de se marier. Charlotte se renonça ; elle avait appris à ne pas faire violence à son destin, à attendre.

Quelques mois auparavant, elle avait fini son dernier roman, *Villette*. Son père essaya en vain de lui faire modifier le dénouement qu'il trouvait trop mélancolique, mais Charlotte tint bon, comme autrefois dans sa discussion avec Emily à propos de *Jane Eyre*, et le personnage qui devait trouver la mort dans l'Océan Atlantique s'y noya bel et bien. Elle consentit pourtant à envelopper

de mystère les circonstances de cette fin tragique, pour mitiger le chagrin du lecteur sensible. Puis elle envoya le roman à son éditeur, et fit ses prières.

Il n'y eut qu'une voix pour louer ce livre et acclamer son auteur, et le succès de *Jane Eyre* ne fut rien auprès de celui de *Villette*. A présent, l'ambition littéraire de Charlotte était satisfaite ; elle avait placé le nom de Brontë à côté des noms les plus fameux de son temps et le pays tout entier rendait hommage à son génie. Mais la gloire n'avait aucune prise sur cette âme et sa fière humilité ; Charlotte Brontë demeurait la même et regardait de loin, à travers ses lunettes, un monde dont elle s'était presque retirée. Elle était maintenant un peu atténuée par les soucis et sa vue baissait beaucoup. Parfois, lorsque son père allait tout à fait bien, elle rendait visite à ses amis. Elle revit Thackeray plusieurs fois, mais elle était trop timide pour trouver beaucoup de plaisir à ces entrevues. Elle était mieux chez elle, dans le salon rouge de Haworth.

Tout à coup, et au moment où elle ne

s'y attendait pas, le bonheur entra dans sa vie. Son père était revenu sur sa décision et, après avoir réfléchi plus d'un an, il permit le mariage de sa fille et du Révérend Nicholls. La joie de Charlotte ne pouvait s'exprimer. Elle s'occupa aussitôt de l'appartement de son futur mari, fit changer le papier des pièces et repeindre les boiseries, puis s'en fut aux environs de Leeds pour renouveler sa propre garde-robe.

Elle se maria le 29 juin 1854. Sa robe de mousseline brodée, son bonnet blanc orné de feuilles vertes lui donnaient l'air d'une fleur d'hiver.

Quelques mois après son mariage, elle prit froid en se promenant dans la campagne et dut s'aliter ; ce n'était rien, mais sa force avait été trop souvent éprouvée pour résister encore, et des complications se produisirent. Un jour, comme elle s'éveillait d'un long sommeil, elle entendit son mari qui murmurait des prières, et l'effroi la saisit. « Oh, je ne vais pas mourir, n'est-ce pas ? dit-elle. Il ne nous séparera pas, nous étions si heureux. »



Le 31 mars 1855, la porte du presbytère s'ouvrit une dernière fois pour la laisser passer. Son père lui survécut six ans.

1924

*FIN*



# TABLE



## TABLE

|                                     |     |
|-------------------------------------|-----|
| SAMUEL JOHNSON (1709-1784).....     | 5   |
| WILLIAM BLAKE, PROPHÈTE (1757-1827) | 41  |
| CHARLES LAMB (1775-1834).....       | 67  |
| CHARLOTTE BRONTË (1816-1855).....   | 112 |

CE CAHIER, LE SEPTIÈME DE LA  
DEUXIÈME SÉRIE, A ÉTÉ ACHEVÉ  
D'IMPRIMER LE 30 AVRIL 1927,  
PAR PROTAT FRÈRES, A MACON.  
OUTRE LES 1.500 EXEMPLAIRES  
MIS DANS LE COMMERCE, IL A  
ÉTÉ TIRÉ CXVI EXEMPLAIRES,  
DONT X SUR VERGÉ D'ARCHES,  
VI SUR PAPIER DE MADAGASCAR ET  
C SUR VÉLIN D'ALFA, NUMÉROTÉS  
DE I A CXVI, ET DITS DE PRESSE.

ONT DÉJÀ PARU DANS CETTE DEUXIÈME  
SÉRIE : NOTES D'UN AMATEUR DE  
MUSIQUE, PAR GÉRARD DE NERVAL. —  
LES DEVOIRS DE L'AMITIÉ, PAR  
MARCEL ROUFF. — ESSAI SUR LE  
CHAPEAU, PAR TRISTAN KLINGSOR.  
— LA FONTAINE AU BOIS DORMANT,  
PAR HENRI POURRAT. — SUR  
CORNEILLE, RACINE ET BOSSUET, PAR  
ERNEST RENAN. — PETITE HISTOIRE  
DE L'ESPÈCE HUMAINE, PAR  
ANDRÉ MAUROIS.



FB-55966-SB  
2





## DATE DUE

JUL. 8 1983

STORAGE

Green, Julien.  
Suite anglaise.

PR  
99  
G796

164689



S0-BMC-088